

**LES CAHIERS ANTISPÉCISTES**

# **RÉDUIRE LA SOUFFRANCE DES ANIMAUX SAUVAGES**

Jacy REESE

Oscar HORTA

Brian TOMASIK

David OLIVIER

Michael HAUSKELLER

**NUMÉRO 40**

**AVRIL 2018**

## **À propos des Cahiers antispécistes**

**Les Cahiers antispécistes** sont une revue fondée en 1991. La périodicité est irrégulière.

**Rédaction.** Les membres de la rédaction ont varié au fil du temps. À la date de publication du numéro 40, la rédaction est composée de Brigitte Gothière, Estiva Reus, Pierre Sigler. (Tous les membres de la rédaction ne participent pas nécessairement à la réalisation d'un numéro, tandis que des participants extérieurs apportent leur collaboration. Pour savoir qui a contribué au n°40, reportez-vous au texte de présentation du numéro.)

**Textes publiés.** La rédaction choisit les textes en fonction de l'intérêt qu'elle y trouve et des débats qui peuvent en découler, mais les opinions qui y sont exprimées n'engagent que leurs auteurs.

La revue ne fonctionne pas sur le principe de soumission spontanée de textes par des auteurs qui seraient ensuite acceptés ou refusés.

**Site :** [cahiers-antispecistes.org](http://cahiers-antispecistes.org)

Tous les numéros parus depuis la création de la revue sont en libre accès sur le site.

**Mail :** [redac@cahiers-antispecistes.org](mailto:redac@cahiers-antispecistes.org)

**Facebook.** *Les Cahiers antispécistes* publient quotidiennement des informations sur la question animale sur leur page Facebook.

### **Une revue numérique**

À compter du numéro 39, les *Cahiers* ne paraissent plus que sous forme numérique. À partir du n°39, on peut télécharger la revue au format pdf ou epub à partir du site.

### **Se procurer d'anciens numéros des Cahiers antispécistes (version papier)**

Les numéros 1 à 38 des *Cahiers antispécistes* ont été imprimés (à l'exception du numéro 35), mais plusieurs sont épuisés. Les anciens numéros restants sont gérés par la boutique en ligne de L214. Certains peuvent être directement commandés sur <https://boutique.l214.com/36-revues>. Si vous cherchez des numéros plus anciens écrire à [boutique@L214.com](mailto:boutique@L214.com) pour savoir s'ils sont encore disponibles.

## Sommaire

|  |    |
|--|----|
| Présentation du numéro 40<br><i>La Rédaction</i>   | 3  |
| Maladies, blessures, faim... les animaux sauvages souffrent.<br>Nous devrions les aider<br><i>Jacy Reese</i> | 5  |
| Le mal dans la nature<br>Fondements évolutionnistes de la prédominance de la disvaleur<br><i>Oscar Horta</i> | 9  |
| L'importance de la souffrance des animaux sauvages<br><i>Brian Tomasik</i>                                   | 23 |
| Sur le droit à la vie des prédateurs<br><i>David Olivier</i>   | 43 |
| Le transhumanisme et les animaux<br>Comment devenir un post-chien<br><i>Michael Hauskeller</i>               | 47 |



## Présentation du numéro 40

### La rédaction

Le n°40 des *Cahiers antispécistes* est entièrement consacré au mouvement de pensée qui invite à se saisir de la question de la souffrance des animaux sauvages, et à chercher les modes d'intervention humaine qui permettraient de la réduire. Il nous a semblé opportun de fournir quelques repères sur la pensée RWAS (*Reducing Wild-Animal Suffering*) car elle connaît une certaine montée en puissance depuis quelques années. Même s'il existe des publications dans d'autres langues, la majorité des travaux en ce domaine paraissent en anglais. Notre capacité à recruter des traducteurs (compétents et bénévoles) étant limitée, nous avons procédé de la façon suivante pour effectuer une petite sélection parmi ces écrits. À titre d'entrée en matière, nous avons choisi un texte de Jacy Reese, qui présente bon nombre des thèmes caractéristiques de ce courant, exposés dans un style très accessible. Il nous a ensuite paru indispensable de publier un texte d'Oscar Horta et un texte de Brian Tomasik. Il s'agit en effet des deux auteurs qui, aujourd'hui, sont les plus influents dans ce domaine, et dont les thèmes sont repris par beaucoup d'autres. Même si la paternité ne leur en revient pas, Horta et Tomasik ont donné une impulsion décisive à l'idée de la prédominance de la souffrance sur le bonheur dans la nature, qui est désormais devenue un lieu commun des écrits RWAS. On la trouvera exposée dans les articles « Le mal dans la nature » (Horta) et « L'importance de la souffrance des animaux sauvages » (Tomasik). Si l'on y prête attention, ces deux textes laissent entrevoir en quoi ces deux auteurs sont par ailleurs différents, mais il est nécessaire de parcourir d'autres écrits de l'un et de l'autre pour vraiment sentir la nuance. La pensée de Horta s'inscrit très fortement dans une approche de philosophie éthique, et fait toujours une large place à la notion de spécisme, caractères que l'on retrouve chez les jeunes chercheurs qu'il inspire. Ces traits sont moins présents chez Tomasik, qui est un chercheur indépendant original et prolifique. Lui est plus attentif à la recherche d'information sur les faits, et plus axé sur l'évaluation de l'impact que peuvent avoir des changements de divers ordres sur les animaux sauvages. Il est aussi très intéressé par les évolutions que pourraient amener, en bien ou en mal, les technologies du futur, avec le développement de l'intelligence artificielle, l'apparition de machines intelligentes et sentientes, ou encore la colonisation d'autres planètes.

Le quatrième texte de ce numéro, de David Olivier, traite d'un aspect plus particulier du malheur dans la vie sauvage : celui de la prédation. Il s'agit d'une préoccupation ancienne chez lui, puisqu'il fut à l'origine, avec Yves Bonnardel, du numéro 14 des *Cahiers antispécistes* (décembre 1996) largement consacré à ce sujet.

Dans le cinquième et dernier article de ce numéro, Michael Hauskeller jette un regard critique sur l'engagement transhumaniste en faveur des animaux, qu'il soupçonne d'être surtout une volonté de les faire disparaître en tant que tels. Cet article est le seul de ce volume qui n'émane pas d'auteurs de la mouvance RWAS (laquelle fut déjà défendue à travers plusieurs articles publiés dans les *Cahiers* des années 1990 au

début des années 2000, lorsque la revue était encore animée par ses fondateurs). Précisons toutefois que le prochain numéro des *Cahiers* (CA n°41) reviendra sur le sujet et livrera un regard sur la pensée RWAS extérieur à celle-ci.

**Ont participé à la confection du numéro 40 (outre les auteurs)**

Choix des texte et coordination des travaux : Estiva Reus.

Traductions : Vincent Bozzolan, Jean Gaultier, Anaïs Maniaval, Estiva Reus.

Relecture : Marilou Cherville, Dominic Hofbauer, Marceline Pauly, Estiva Reus.

Choix des photos pour la version web : Dominic Hofbauer

Mise en ligne et édition de la version epub : Younès Benjelloun

## **Maladies, blessures, faim... les animaux sauvages souffrent. Nous devrions les aider**

**Jacy Reese**

**Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Gaultier  
Traduction revue par Estiva Reus**

Ce texte est la traduction d'un article publié le 14 décembre 2015 sur le site *Vox* sous le titre « Wild animals endure illness, injury and starvation. We should help ». Une traduction libre de ce texte est parue sur le site *The Plea Bargain* le 24 janvier 2016. La présente traduction s'inspire de la précédente sans lui être identique.

Jacy Reese est directeur de recherche au Sentience Institute dont il est cofondateur. Il a précédemment travaillé pour Animal Charity Evaluators. Il s'intéresse à l'altruisme efficace appliqué aux animaux.

*La Rédaction*

En juillet 2015, l'abattage du lion Cecil par un chasseur américain a capté l'attention du monde entier. Les gens ont été choqués par cette tragédie, à juste titre d'ailleurs, et leur indignation n'a épargné aucune forme de chasse au trophée. Plusieurs compagnies aériennes ont même réagi en interdisant toute une gamme de trophées de chasse sur leurs vols. En octobre 2015, nouveau scandale : cette fois, c'est l'abattage d'un éléphant par un chasseur allemand au Zimbabwe qui a provoqué un tollé. À l'évidence, la mise à mort sans nécessité d'un animal sauvage, qu'elle soit légale ou non, suscite la réprobation.

Cependant, nos sentiments de compassion et d'indignation ne devraient pas s'arrêter là. Certes, l'exploitation humaine des animaux est un mal profond que nous devons combattre, mais il existe une autre source de souffrance pour les animaux sauvages qui mérite tout autant notre mobilisation : la nature elle-même.

### **La souffrance des animaux sauvages : une tragédie**

De nos jours, la plupart des gens ne côtoient guère la nature sauvage, ce qui favorise les perceptions romantiques de celle-ci. Les images que nous en voyons montrent le plus souvent des paysages vierges habités par des animaux à la fois photogéniques et en bonne santé. Mais cette incroyable beauté masque un océan de souffrance. En effet, bon nombre d'animaux sauvages endurent sans cesse la faim, les blessures et les maladies. Par exemple, la souffrance des animaux capturés par des prédateurs comme Cecil est particulièrement abominable. Les mouettes picorent les yeux des bébés phoques afin de les rendre aveugles, puis les dévorent une fois morts. Les musaraignes,

grâce à leur venin, paralysent leurs proies afin de pouvoir les manger vivantes, petit à petit, sur plusieurs jours.

La souffrance des animaux sauvages est ahurissante de par son ampleur, mais très peu d'actions sont entreprises pour l'atténuer. Si de nombreuses organisations œuvrent pour la préservation des écosystèmes, peu se focalisent sur le bien-être des animaux qui les peuplent. Certes, de plus en plus de gens prennent conscience des terribles tourments que les chasseurs et les braconniers infligent aux animaux sauvages, mais la question de la lutte contre les atrocités naturelles affectant ces mêmes animaux suscite encore peu de réflexion.

Pourtant, les animaux sauvages ne sont pas si différents des chiens et des chats que nous aimons ; ils méritent tout autant notre compassion. Nous devons tenter de leur venir en aide, mais avec prudence, afin de ne pas causer des dommages supplémentaires en perturbant les écosystèmes dont nous dépendons tous.

### **Que faire pour mettre un terme à la souffrance des animaux sauvages ?**

Le bien-être des animaux sauvages représente un domaine encore largement inexploré. Voici ce que nous pouvons faire dès à présent : a) promouvoir l'idée qu'il faut aider les animaux sauvages ; b) rechercher des formes d'intervention réalisables.

Nos premières interventions dans la nature seront sans doute modestes. Les effets négatifs pouvant être lourds de conséquences, nous avons tout intérêt dans un premier temps à envisager des actions à petite échelle, et à tester nos idées dans un cadre expérimental. Notons toutefois que nous n'avons pas à choisir entre l'inaction et la réaction excessive. En effet, certaines interventions pourront être réalisées à moyen terme sans causer de bouleversements majeurs dans les écosystèmes.

Une forme d'action envisageable consiste à vacciner des animaux sauvages. Nous l'avons d'ailleurs déjà fait pour lutter contre des maladies transmissibles aux humains comme la rage du renard. L'élimination de maladies grâce aux vaccins apportera probablement aux animaux sauvages les mêmes bienfaits qu'aux humains : une meilleure santé et un plus grand bien-être. Nous ignorons encore quelles maladies devraient être ciblées en premier, mais si nous envisageons sérieusement de recourir à la vaccination, nous pourrions établir des priorités comme nous le faisons déjà pour les populations humaines : en nous basant sur le nombre d'individus affectés, le degré de souffrance causé par la maladie, et notre aptitude à la traiter.

Une autre méthode susceptible d'améliorer le bien-être des animaux sauvages consiste à réduire la taille de certaines populations. En effet, les problèmes liés à la faim, la prédation et les maladies tendent à s'aggraver quand il y a surpopulation. Dans ce cas, l'emploi de contraceptifs pourrait permettre de réduire les effectifs de façon non violente. D'ailleurs, cette méthode a déjà été expérimentée sur quelques populations de chevaux sauvages et de cerfs. Qui plus est, la contraception pourrait être employée en parallèle avec la vaccination, afin de prévenir tout surpeuplement pouvant affecter les individus des autres espèces présentes dans l'écosystème.

Bien sûr, ces interventions pourraient ne pas fonctionner pour différentes raisons. C'est pourquoi nous devons avant toute chose conduire des recherches sur leur efficacité et leur sûreté. À mesure que nos techniques et nos connaissances en matière

de bien-être des animaux sauvages progresseront, certaines solutions seront sans doute abandonnées au profit de méthodes plus prometteuses.

### **Ce qui est naturel n'est pas forcément bon**

On peut avoir le sentiment que les animaux sauvages se trouvent en dehors du champ d'action légitime de l'humanité, et que vouloir intervenir ou « faire la police » dans la vie sauvage, c'est se montrer arrogant et irrespectueux. Après tout, la souffrance des animaux sauvages est naturelle – qui sommes-nous pour nous en mêler ?

Mais cette façon de penser attache trop de valeur à la préservation des comportements et des systèmes naturels pour eux-mêmes. C'est une erreur de croire qu'une chose est bonne simplement parce qu'elle est naturelle. Une foule de choses horribles sont naturelles, comme les maladies et les catastrophes naturelles. Nous sommes d'accord pour venir en aide aux humains qui y sont confrontés quand nous pouvons intervenir sans prendre trop de risques. La même attention est due aux animaux sauvages.

Oui, la souffrance des animaux sauvages est absolument naturelle, mais le cancer, le paludisme et les autres calamités contre lesquelles nous nous battons le sont tout autant. La variole était elle aussi naturelle, et nous avons bien fait de l'éradiquer.

En outre, les activités humaines ont déjà un impact considérable sur les milieux naturels. Par conséquent, la question n'est pas de savoir s'il faut oui ou non se mettre à intervenir dans la nature. Ce qu'il nous faut décider, c'est si nous voulons nous montrer plus réfléchis et bienveillants dans notre façon d'affecter la vie des animaux sauvages.

### **La valeur morale intrinsèque des animaux dépasse celle de la « nature » dans l'abstrait**

Certains partisans de l'écologie profonde et de courants similaires soutiennent que le monde naturel – qui englobe non seulement les animaux, mais aussi le sable des déserts et l'eau des rivières – possède en lui-même le droit fondamental d'être préservé de l'ingérence humaine. Les interventions visant à aider les animaux sauvages constitueraient donc à leurs yeux une violation de ce droit.

Bien que ce point de vue ne soit pas sans attrait, il semble ignorer la différence fondamentale entre les êtres sentients – qui sont doués de sentiments et d'expériences subjectives – et les entités non sentientes telles que les arbres et les pierres.

Tentons cette expérience de pensée. Imaginez-vous dans une maison en feu. Il faut évacuer rapidement. La collection de tableaux si chère à votre cœur se trouve dans cette maison, mais il y a aussi plusieurs personnes qui dorment à l'autre bout du bâtiment. Vous pouvez soit sauver vos peintures, soit aller réveiller les gens. Vous n'avez pas le temps de faire les deux. Choisissez-vous de sauver les tableaux en raison de leur beauté artistique (ou de toute autre valeur intrinsèque qu'ils possèdent), en laissant des gens brûler vifs ? J'en doute fort. L'idée même de laisser souffrir des êtres sentients en donnant la priorité à des objets dénués de sentiments et d'intérêts propres devrait en effet rebuter la plupart d'entre nous. De la même manière, nous devrions refuser de cautionner la souffrance des animaux sauvages au nom d'un concept abstrait de « nature ».

### **Nos inquiétudes concernant certains risques ne devraient pas nous empêcher d'agir**

Pour justifier l'inaction, certains argueront que nos interventions dans la nature pourraient avoir des effets induits néfastes sur les écosystèmes, tels que l'extinction ou la prolifération de certaines espèces. D'autres évoqueront le bilan déplorable de nos interventions passées pour soutenir qu'il vaudrait mieux y mettre un terme. Mais par le passé, on a surtout cherché à modifier la nature au bénéfice des humains. La nouvelle forme d'intervention serait à la fois réfléchie et guidée par la compassion, et donc susceptible de produire des résultats plus prometteurs. Toutefois, les effets induits sont un problème sérieux, c'est pourquoi il faudra procéder avec la plus grande prudence.

Gardons néanmoins à l'esprit que bien des grands accomplissements de l'humanité ont été rendus possibles par la détermination à agir sur des systèmes complexes, malgré le risque d'effets désastreux. C'est cela qui a permis de grandes avancées de la médecine, telles que l'éradication de la variole. Nous avons compris qu'il fallait chercher à vaincre les maladies affectant des humains, et cela malgré l'extrême complexité de notre organisme.

Hélas, les animaux sauvages n'ont pas le pouvoir de s'exprimer dans la société, ni celui de remédier à leurs propres souffrances comme le font les humains, si bien qu'il est plus difficile de réaliser l'urgence de leurs besoins. Nous devrions néanmoins agir en leur faveur.

### **Tournés vers l'avenir**

Avec le progrès technique, notre capacité à venir en aide aux animaux sauvages en toute sécurité ira en augmentant. Aujourd'hui, les idées et propositions avancées dans cet article peuvent sembler très arrogantes et spéculatives. Mais il est nécessaire que davantage de chercheurs se penchent sur ces questions dès à présent pour que des solutions puissent être apportées plus tard. Il faut aussi que nous cessions de considérer uniquement des ensembles tels que la biodiversité, les populations, les espèces ou les écosystèmes. Il est temps de penser aux autres individus qui partagent cette planète avec nous.

## Le mal dans la nature

### Fondements évolutionnistes de la prédominance de la disvaleur<sup>1</sup>

**Oscar Horta**

Traduit de l'anglais par Anaïs Maniaval  
Traduction revue par Estiva Reus

Ce texte est la traduction d'un article paru en juin 2015 dans la revue *Relations. Beyond Anthropocentrism*, volume 3, numéro 1, sous le titre « The Problem of Evil in Nature: Evolutionary Bases of the Prevalence of Disvalue ». L'auteur, Oscar Horta, est professeur de philosophie éthique à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle. Tous les textes parus dans *Relations. Beyond Anthropocentrism* peuvent être téléchargés gratuitement sur le site de la revue.

*La Rédaction*

**Résumé.** Cet article traite du problème du mal dans la nature, c'est-à-dire de la disvaleur présente dans le monde sauvage, et s'interroge sur sa prédominance éventuelle sur le bonheur. Ce texte soutient que la disvaleur dépasse effectivement le bonheur et que c'est une conséquence inévitable de l'évolution dans un contexte de ressources rares. Par conséquent, souffrance et mort prématurée sont la norme dans la nature. Le nombre d'individus qui viennent au monde uniquement pour mourir dans la douleur peu de temps après est largement supérieur au nombre de ceux qui survivent. L'article soutient également qu'il est spéciste et inacceptable de ne pas accorder la même considération aux intérêts des animaux non humains qu'à ceux des humains, et que les animaux n'ont pas seulement un intérêt à ne pas souffrir mais aussi à ne pas mourir. À la lumière de cela, le texte conclut que, dans la nature, la disvaleur dépasse largement les choses positives, et que nous devrions essayer de réduire cette disvaleur.

**Mots-clés :** anthropocentrisme, disvaleur, dynamique des populations, spécisme, égalitarisme, dommage causé par la mort, interventionnisme, mal dans la nature, problème du mal, souffrance.

---

<sup>1</sup> Ce travail a été réalisé avec le soutien du ministère de la Science et de l'Innovation d'Espagne (projet de recherche FFI2008-06414-C03-01/FISO). Une version précédente est parue en espagnol en 2011, dans un numéro spécial consacré au problème du mal dans la nature du journal *Ágora. Papeles de filosofía* 30 (2) : p. 57-75. La version présentée ici comprend un certain nombre de modifications.

*Quel livre un aumônier du diable écrirait au sujet  
des travaux d'une nature maladroite, gaspilleuse [...] et  
affreusement cruelle<sup>1</sup> !*

## 1. En quoi consiste le problème de la disvaleur dans la nature ?

Le problème de la disvaleur présente dans la nature, et de sa prédominance sur la valeur, est un des aspects les plus significatifs du problème classique du mal. Pourtant, cette question reste largement négligée dans la littérature, car l'environnement naturel est généralement considéré comme bon pour les animaux. Bien sûr, nous sommes généralement conscients que les animaux non humains souffrent de diverses façons dans la nature, que ce soit de privations, de mutilations ou de mort prématurée. Nous savons que cela arrive, mais nous n'y accordons souvent que peu d'importance.

On a tendance à penser que ce ne sont que des épisodes rares et passagers dans la vie de certains animaux, à l'intérieur d'un cadre général dans lequel le bien-être est la norme. Nous croyons que c'est un prix raisonnable à payer pour le bien que procure aux animaux la vie dans un habitat naturel.

En outre, alors que si ces maux touchaient des êtres humains, ils seraient jugés tragiques, on les considère comme triviaux dans ce cas, puisqu'on part du principe que les animaux non humains sont exclus de toute considération morale, ou du moins de celle qu'on accorde aux humains. On estime souvent aussi que la souffrance animale est inévitable car elle fait partie des processus naturels ; et les êtres humains apprécient la contemplation de la nature. Enfin, on soutient parfois que la nature contient des valeurs qui dépassent la disvaleur dont les animaux peuvent souffrir.

Cet article montrera que ces idées sur la valeur et la disvaleur dans la nature ne correspondent pas à la réalité, et que les arguments moraux qui minimisent l'importance du mal dans la nature sont invalides. C'est un problème éthique très sérieux qui devrait être considéré avec soin. À cet effet, les sections 2, 3 et 4 présenteront les raisons pour lesquelles, contrairement aux idées communément répandues, la souffrance (et la mort prématurée) dans la nature l'emportent largement sur le bien-être. Les sections 5 et 6 montreront qu'il faut rejeter les thèses selon lesquelles la souffrance animale ne mérite pas d'être considérée moralement. Ces arguments impliquent que non seulement notre plaisir à contempler la nature ne justifie pas le déni de la disvaleur qui y est présente, mais également que la disvaleur importe plus que ce plaisir. La section 7 réfutera l'idée selon laquelle les processus naturels contiennent des valeurs si significatives que la disvaleur subie par les animaux est triviale en comparaison. Enfin, la section 8 présentera les conclusions que l'on peut tirer quant à nos raisons d'agir.

---

<sup>1</sup> Début d'une lettre de Charles Darwin à Joseph D. Hooker, datée du 13 juillet 1856, qui reflète sa consternation face à la disvaleur causée par les processus naturels (Darwin [1908], 2005, p. 94).

## 2. La disvaleur dont souffrent les animaux dans la nature

Même si la nature est souvent perçue comme un endroit paradisiaque, elle renferme une immense quantité de disvaleur. La façon dont les animaux s'attaquent mutuellement, essentiellement sous forme de prédation et de parasitisme, est particulièrement visible ; c'est l'aspect qui, traditionnellement, a soulevé le plus de doutes et de questionnements. Selon Charles Darwin, l'un des premiers théoriciens à s'interroger sur la question de la disvaleur dans la nature, penser que nous vivons dans un monde bon est difficilement compatible avec le fait que dans la nature, des animaux souffrent énormément et meurent parce qu'ils ont été attaqués par d'autres, et ce de façon continue et non occasionnelle. En 1860 (dans une lettre à Asa Gray), il écrit : « Je ne parviens pas à me persuader qu'un Dieu bienveillant et omnipotent aurait créé à dessein les Ichneumonidae dans l'intention expresse qu'ils dévorent de l'intérieur des chenilles vivantes. » (Darwin [1901], 2004, p. 105)<sup>1</sup>.

Pourtant, on aurait tort de croire que la prédation et le parasitisme sont les deux seuls dommages subis par les animaux dans la nature. Il en existe beaucoup d'autres : ils souffrent de malnutrition et meurent de faim, contractent de terribles maladies, sont exposés au froid ou à la chaleur parmi d'autres intempéries, sont blessés dans des accidents, etc.

Comme souligné auparavant, d'aucuns pourraient croire que ce sont des exceptions dans les vies plus ou moins heureuses des animaux. Mais cette idée est contredite par le fait que des animaux meurent jeunes suite à ces événements. En outre, certains meurent après avoir mené des vies dans lesquelles ils n'ont quasiment jamais connu le bien-être, mais ont par contre beaucoup souffert. Dans ces cas-là, il est impossible de prétendre que les épisodes malheureux n'étaient que passagers. On pourrait néanmoins soutenir que ces maux sont sporadiques et secondaires dans le cas où le bien-être prévaudrait dans la nature.

Comme nous le verrons ultérieurement, il y a des raisons de douter que ces cas soient peu fréquents. De toute façon, même s'ils étaient rares, cela ne signifierait pas forcément que notre évaluation du problème serait positive. Notre appréciation dépendrait de la position que nous adoptons en matière d'éthique et de théorie de la valeur. Nous allons maintenant voir pourquoi il en est ainsi.

## 3. Valeur et disvaleur : différentes théories

Selon certaines conceptions de la valeur, c'est la somme totale du bien-être et de la souffrance des individus qui détermine le caractère bon ou mauvais d'une situation ; la façon dont le bien-être est réparti n'entre pas en ligne de compte. Cette position est celle défendue par l'utilitarisme. Selon cette doctrine, si le total de la souffrance présente dans la nature est inférieur au total du bien-être, le résultat global est positif. D'autres rejettent ce point de vue. Il existe deux types de théories qui pourraient juger négativement une telle situation.

Il y a tout d'abord des théories qui accordent de l'importance à la façon dont le bien-être et la souffrance sont distribués. Si certains individus vivent bien tandis que d'autres

---

<sup>1</sup> À ce sujet, voir également Mill [1874], 1969 et Gould, 1994.

connaissent surtout la souffrance, ces théories ne considèrent pas la situation comme positive, même si le total de la valeur dépasse celui de la disvaleur. Or, dans la nature, bien des animaux ne voient effectivement le jour que pour une vie de souffrance. À cause de cela, toujours selon ces théories, les bonnes vies de certains ne peuvent compenser la quantité énorme de souffrance présente dans la nature. La distribution inégale du bien et du mal-être est quelque chose de négatif selon des théories telles que l'égalitarisme et le prioritarisme (Temkin, 1993 ; Holtug, 2007 ; Faria, 2014). Et il y a aussi les approches comme le sufficientarisme (Crisp, 2003), qui considèrent qu'une situation ne peut être jugée bonne si certains individus n'atteignent pas le niveau de bien-être minimum pour que leur vie vaille la peine d'être vécue.

D'autres théories soutiennent qu'une valeur positive, si elle existe, ne peut en aucun cas compenser la présence de disvaleur. C'est le cas des théories conséquentialistes négatives. Des doctrines non conséquentialistes, comme les théories déontologiques, peuvent adopter ce même point de vue (Mayerfeld, 1999). Selon toutes ces approches, la disvaleur présente dans la nature ne peut nullement être compensée.

Cela implique que même si les cas où des animaux sauvages connaissent une vie misérable étaient rares, certaines philosophies considéreraient la situation comme très négative.

Néanmoins, tout ceci ne veut pas dire que ceux qui acceptent un point de vue cumulateur, comme celui de l'utilitarisme, rejetteraient l'idée d'intervenir dans la nature en faveur des animaux comme le soutiendraient les théories que nous venons d'aborder. Les partisans d'une approche agrégative comme l'utilitarisme auraient aussi des raisons de soutenir une intervention. Même si la valeur dépassait la disvaleur dans la nature, ils admettraient que la présence de disvaleur est une mauvaise chose. Ils seraient donc partisans de la réduire autant que possible, du moment que la somme totale de valeur n'en serait pas amenuisée.

Au-delà de toutes ces considérations, le plus important est que nous avons des raisons de penser que la valeur présente dans la nature ne dépasse pas la disvaleur. Cela implique que les partisans et adversaires d'une approche agrégative parviendront à la même conclusion.

#### **4. Pourquoi la disvaleur dépasse la valeur dans la nature**

La question ici est de savoir si c'est la souffrance qui dépasse le bien-être ou l'inverse. Comment peut-on y répondre ? Dans *Parerga et Paralipomena*, Schopenhauer donne une explication simple, mais qui va dans la bonne direction :

Quiconque souhaitant sommairement mettre à l'épreuve l'idée que dans le monde, la jouissance dépasse la douleur, voire que les deux sont égales, devrait comparer les émotions d'un prédateur avec celles de sa proie. ([1851] 2000, II, § 149)

Certes, le critère de Schopenhauer n'est pas très rigoureux, puisqu'il y a d'autres sources de plaisir et de souffrance dans la nature que le fait de manger ou d'être mangé. Il comporte néanmoins une part de vérité. Le bien-être et la souffrance sont des outils pour l'autorégulation de l'homéostasie des organismes, et pour d'autres objectifs qui maximisent la transmission de leur information génétique. Ils agissent en motivant

positivement ou négativement ces organismes, selon qu'ils obtiennent ou pas ce dont ils ont besoin pour atteindre ces objectifs. Les animaux souffrent quand ils n'obtiennent pas les ressources nécessaires (quand ils n'ont pas à manger par exemple). Ils souffrent aussi quand ils sont blessés, comme lorsque d'autres animaux les utilisent de manière néfaste comme des ressources (en les mangeant, par exemple). Ainsi, c'est la disponibilité des ressources et leur distribution qui détermine le solde entre valeur et disvaleur dans la nature.

Malheureusement, comme semblait le penser Schopenhauer, ce solde s'avère négatif. Deux facteurs entrent en jeu. Premièrement, les ressources sont effectivement limitées. Ensuite, l'évolution privilégie la maximisation de la transmission des informations génétiques. C'est pour ces deux raisons que de nombreux êtres viennent au monde alors que les ressources sont insuffisantes. De plus, dans bien des cas, ceux qui survivent utilisent d'autres animaux comme ressources.

Des animaux meurent de faim ou se font dévorer. Cela arrive souvent à cause des deux conditions mentionnées dans le paragraphe précédent. La maximisation de la transmission du matériel génétique implique la plupart du temps un processus créateur de disvaleur, parce que la stratégie reproductive qui prévaut dans la nature a tendance à causer la perte de beaucoup d'êtres sentients qui meurent de faim ou sont dévorés<sup>1</sup>. Ce processus peut être expliqué comme suit en termes de dynamique des populations.

Pour qu'une population se perpétue, il faut un nombre suffisant de survivants à chaque génération. Pour qu'elle reste stable, il faut que le nombre de survivants soit à peu près le même à chaque génération. Les différentes stratégies reproductives permettent cela. (Bien entendu, il ne s'agit pas de stratégies délibérément choisies par les animaux ; c'est le résultat des deux facteurs mentionnés plus haut.) On distingue deux grandes stratégies.

(i) La première consiste à maximiser les chances de survie des animaux qui viennent au monde. Les parents donnent à leur progéniture les soins nécessaires pour ne pas qu'elle meure prématurément. Ce n'est possible que dans le cas d'un enfant unique ou d'un nombre très limité de petits. Cette stratégie est appelée stratégie K en biologie des populations, et l'on dit des animaux qui ont ce mode de reproduction qu'ils sont des stratégies K.

(ii) La deuxième stratégie consiste à maximiser le nombre des animaux qui viennent au monde. Chaque fois qu'il se reproduit, un animal engendre un nombre considérable de petits. Pour les parents, il est donc très difficile, voire impossible, de donner les soins nécessaires à leur progéniture comme dans le cas où le nombre de petits est moindre. Les animaux qui suivent cette stratégie ont donc un taux de survie très faible et un accès limité aux ressources dont ils ont besoin. Cette stratégie est appelée stratégie r, et l'on dit des animaux qui ont ce mode de reproduction qu'ils sont des stratégies r<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Même si les ressources naturelles étaient rares, la souffrance et la mort prématurée pourraient être relativement faibles si les êtres sentients n'agissaient pas de façon à maximiser la transmission de leur patrimoine génétique. C'est toutefois impossible car de tels êtres ne persisteraient pas au cours de l'histoire naturelle.

<sup>2</sup> Ces deux stratégies reproductives tirent leur nom d'une équation importante utilisée pour calculer les variations démographiques en dynamique des populations :  $dN/dt = rN(1-N/K)$ . Dans cette équation, une population dont l'effectif initial est  $N$  variera sur un temps  $t$  selon deux variables :  $r$  qui représente le taux de reproduction de la population (le nombre d'individus qui viennent au monde) et  $K$ , qui représente la

Si tous les animaux, ou du moins la plupart, suivaient la stratégie K, la quantité de disvaleur dans la nature serait relativement faible. Mais ce n'est pas le cas. Les animaux qui ont ce mode de reproduction doivent avoir un comportement très complexe, qui résulte d'un processus évolutif long et compliqué. Ce sont généralement des êtres spécialisés, qui se développent dans des conditions environnementales particulières. De ce fait, ils sont très sensibles aux changements importants de leur habitat.

Ces conditions sont très restrictives et favorisent la prédominance de la sélection *r* dans la nature. C'est pourquoi la vaste majorité, voire la quasi-totalité des animaux sauvages suivent ce modèle. Seuls quelques vertébrés, comme certains mammifères ou oiseaux, ne donnent naissance qu'à un seul petit à chaque portée. D'autres suivent des stratégies qui combinent les deux modèles : ils ont plusieurs petits qui reçoivent quelques soins parentaux, mais en quantité moindre que ceux habituellement prodigués par les stratégies K à leur progéniture. Néanmoins, la grande majorité des animaux sauvages suivent la stratégie *r* et se reproduisent en pondant une énorme quantité d'œufs (souvent des milliers ou des dizaines de milliers, voire des millions dans certains cas)<sup>1</sup>.

Ainsi, le nombre d'animaux venant au monde uniquement pour mourir peu de temps après est extrêmement élevé. En moyenne, dans un contexte où les populations restent stables au moins à moyen terme, un seul petit survit pour chaque animal qui se reproduit (dans le cas contraire, les populations croîtraient de façon exponentielle et deviendraient massives en l'espace d'une seule génération). Cela veut dire que tous les autres animaux meurent, en général peu après leur naissance.

Ils sont dévorés par des prédateurs, meurent de faim ou à cause d'autres facteurs, bien souvent dans de grandes souffrances. Ainsi, bon nombre d'animaux ne viennent au monde que pour souffrir. Leur vie ne comporte quasiment aucun plaisir puisqu'ils meurent rapidement. Cependant, leur vie contient une souffrance notable, à cause des circonstances pénibles de leur mort. La disvaleur dépasse donc la valeur dans leur existence. Vivre leur cause plus de mal que de bien, voire souvent beaucoup de mal, et aucun bien.

Tout cela détermine le solde entre valeur et disvaleur dans la nature, et implique que la souffrance prédomine dans l'écrasante majorité des vies animales, c'est-à-dire pour la plupart des êtres qui viennent au monde – en fait, pour la quasi-totalité des animaux. Il en est ainsi (i) parce que pratiquement tous les êtres sentients qui suivent la stratégie *r* connaissent ce sort (tous, sauf un par parent) ; et (ii) parce que l'immense majorité des animaux sur Terre font partie de cette catégorie. Le bien-être qui existe dans la nature est donc minime comparé à l'astronomique quantité de disvaleur qui s'y

---

capacité porteuse de l'écosystème dans lequel se trouve cette population (c'est-à-dire, au final, les chances de survie de chaque individu). Les stratégies *r* maximisent *r* tandis que les stratégies K maximisent *K* (MacArthur et Wilson, 1967 ; Pianka, 1970). Des théoriciens contemporains de l'histoire de la vie ont critiqué la théorie de la sélection *r/K* pour plusieurs raisons qui diffèrent de la simple hypothèse selon laquelle certaines espèces se reproduisent en maximisant le nombre de leur progéniture, et d'autres en maximisant la survie de cette dernière (Stearns, 1992). Le présent article se contente de tenir cette hypothèse pour vraie, sans adhérer à la théorie de la sélection *r/K* dans son intégralité.

<sup>1</sup> Le poisson-lune est le vertébré qui pond le plus d'œufs, jusqu'à 300 millions par portée (Froese et Luna, 2004).

trouve, à cause de la souffrance et des morts prématurées (Sagoff, 1993 ; Ng, 1995 ; Tomasik, 2015).

On pourrait relativiser l'importance de cette disvaleur en faisant remarquer que tous les animaux qui meurent avant d'atteindre l'âge adulte ne connaissent pas une terrible souffrance. Beaucoup d'entre eux meurent avant d'être devenus sentients, de sorte qu'ils n'éprouvent aucune souffrance du tout (on pourrait aussi dire d'eux qu'ils ne perdent rien à mourir). Beaucoup d'autres, bien que sentients, pourraient ne pas avoir des expériences sensibles très marquées. Il est vraisemblable que la sentience se développe graduellement, de sorte qu'il est possible qu'ils n'endurent qu'une souffrance réduite (du moins en comparaison avec celle d'autres animaux). De plus, certains animaux connaissent des morts très rapides. Enfin, parmi ceux qui meurent avant l'âge adulte, beaucoup vivent quand même assez longtemps pour connaître quelques expériences positives. Tout ceci implique que les vies des animaux qui n'atteignent pas l'âge adulte ne comportent pas toutes davantage de souffrance que de bien-être.

Les effets négatifs de la sélection  $r$  sont ainsi grandement limités par rapport à ce qu'ils seraient sans cela, mais ils ne sont pas éliminés pour autant. Même si certains animaux meurent avant d'être conscients, ou sans beaucoup souffrir, beaucoup d'autres auront développé un système nerveux, et connaîtront une mort très pénible. De plus, même si le niveau de conscience de certains êtres est si bas qu'ils ne ressentent presque rien, cela représente quand même quelque chose. Toute souffrance compte, peu importe le degré. Si des myriades d'individus souffrent légèrement, comme c'est le cas dans la nature, la quantité totale de souffrance devient extrêmement importante. De plus, du point de vue des théories qui prennent en compte la répartition, et de celles qui considèrent que la valeur ne compense pas la disvaleur, l'existence d'individus dont la vie ne contient guère que de la souffrance est un point négatif énorme, même si cette souffrance n'est pas aussi forte que celle que d'autres individus sont capables d'éprouver. Enfin, même si de nombreux animaux peuvent connaître quelques plaisirs avant de mourir, ce n'est pas le cas de tous. Et beaucoup de ceux qui ressentent quelques joies, n'en connaissent pas assez pour compenser la disvaleur de leur souffrance et de leur mort prématurée.

On peut ainsi affirmer que la sélection  $r$  est la cause principale des souffrances dans la nature. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de bien-être dans le monde sauvage, ni que les animaux issus de la sélection  $K$  ne souffrent pas, mais que c'est la raison pour laquelle la souffrance y dépasse le bien-être. En fait, il pourrait difficilement en être autrement. Comme nous l'avons vu, la sélection  $r$  est le résultat prévisible de processus évolutifs qui maximisent la transmission du matériel génétique dans un contexte où les ressources sont limitées.

La plupart d'entre nous n'y songent pas. La première raison à cela, c'est que lorsque nous pensons aux animaux sauvages, nous avons tendance à ne penser qu'aux adultes, qui plus est, aux vertébrés, et particulièrement aux mammifères et oiseaux, et souvent, aux grands animaux. En bref, nous avons tendance à penser aux êtres issus de la sélection  $K$ , donc à éloigner de nos esprits ceux issus de la sélection  $r$ , et avec eux, la disvaleur présente dans les écosystèmes. Les animaux auxquels nous avons tendance à

penser ne sont pas représentatifs de ceux qu'on trouve réellement dans la nature. Comme on l'a vu, la plupart sont très jeunes et meurent rapidement.

## 5. L'indifférence à l'égard des animaux non humains

Certains pensent que tout ceci n'a pas d'importance parce que la souffrance des animaux ou leur mort prématurée n'est pas vraiment de la disvaleur, ou parce que nous ne devrions nous préoccuper que des maux qui affectent les humains. L'idée que les animaux non humains ne méritent pas d'être considérés moralement au même titre que les humains est largement répandue.

Ce point de vue est défendu communément<sup>1</sup> en soutenant que les humains sont les seuls à posséder certaines facultés cognitives complexes, ou d'autres facultés apparentées (Paton, 1984 ; Ferryn, 1992 ; Scruton, 1996), qu'ils sont les seuls à entretenir certaines relations spéciales de solidarité entre eux (Whewell, 1852, p. 223 ; Becker, 1983), et qu'ils sont plus forts que les autres (Narveson, 1987 ; Goldman, 2001). Néanmoins, pour que ces arguments tiennent la route, une condition doit être satisfaite. Il faut que tous les êtres humains, et rien qu'eux, remplissent le critère auquel on fait appel. Or, ce n'est pas le cas des critères précités (la possession de certaines facultés ou relations). Les capacités intellectuelles de certains humains, comme les bébés ou certains handicapés mentaux, sont moins développées que celles de certains animaux. Il y a aussi des êtres humains dont personne ne se montre solidaire, ou qui sont désarmés face à plus puissants qu'eux. Adopter ces critères, c'est accepter que ces types d'êtres humains ne méritent pas la pleine considération morale, donc qu'ils peuvent faire l'objet d'une considération moindre, ou ne pas être pris en considération du tout.

Si on pense que ces humains doivent être respectés et leurs intérêts pleinement pris en compte, alors on ne peut accepter de conditionner la considération morale à la possession de certaines relations de solidarité, de sympathie, de pouvoir, ou autres relations du même ordre. Cela démontre que ces critères échouent à établir une différence entre les humains et les autres animaux.

De plus, nous rejeterons aussi ces critères si nous comprenons qu'en matière de considération morale, c'est la capacité d'un être à être affecté par nos décisions qui importe. Si nous basons nos choix sur des facteurs pertinents, nous devons prendre en compte tous les êtres que nos actions peuvent affecter en bien ou en mal. Cela inclut les animaux non humains, puisqu'ils peuvent ressentir du bien-être ou de la souffrance. N'accepter que des critères basés sur des facteurs pertinents implique qu'on ne peut pas justifier le point de vue selon lequel les intérêts des animaux non humains sont moins importants que ceux des humains (Pluhar, 1995 ; Dombrowski, 1997 ; Horta, 2014). Cette forme de discrimination porte le nom de *spécisme*. Soutenir que les maux endurés par les animaux non humains dans la nature ne devraient pas entrer dans le champ de nos préoccupations morales, mais que nous devrions nous soucier de ces mêmes maux s'ils étaient subis par des humains, c'est adopter une position spéciste.

---

<sup>1</sup> Dans d'autres cas, on défend ce point de vue en invoquant le simple fait que les humains sont membres de notre propre espèce, ou faisant appel à des critères invérifiables tels que des raisons religieuses (Diamond, 1995 ; Reichman, 2000 ; Gaita, 2003 ; Posner, 2004). De tels arguments ne fournissent aucune raison valable à l'appui de l'indifférence envers les animaux non humains.

Considérons, au regard de ce qui précède, l'idée que la satisfaction émotionnelle ou le plaisir qui découle de la contemplation de la nature dépasse la disvaleur que les animaux peuvent y vivre. Cette idée part du principe que notre intérêt pour ce type de satisfaction est plus important que l'intérêt des animaux à ne pas souffrir des maux dont ils sont victimes dans le monde sauvage. Ceci semble toutefois complètement invraisemblable vu l'ampleur de ces souffrances. D'ailleurs, si nous devions souffrir de la sorte pour profiter de la contemplation de la nature, nous en concluons évidemment que cela n'en vaut pas la peine. Même si nous n'étions pas ceux qui souffrent, et que le bénéfice total allant à ceux qui contemplent la nature dépassait le total de la souffrance qu'elle engendre, la situation seraient encore jugée injuste par beaucoup, car il s'agirait de procurer des avantages à certains en nuisant à d'autres. Cela montre que notre plaisir à contempler la nature ne compense pas la disvaleur qui affecte les animaux.

## **6. Le préjudice causé par la mort**

On peut penser que l'agonie des animaux dans la nature ne leur nuit que dans la mesure où elle est douloureuse, et non pas parce qu'elle les conduit à la mort. On soutient parfois que pour que la mort soit un mal pour un individu, ce dernier doit être conscient d'être une entité distincte, qui perdure à travers le temps (Cigman, 1981). Il existe cependant de bonnes raisons de contester ce point de vue.

Selon un argument qui remonte au moins à Épicure ([environ 300 avant J.-C.], 1964), la mort ne peut pas nous porter préjudice parce qu'elle ne peut pas nous affecter avant de se produire et que, puisqu'on n'éprouve pas le fait d'être mort, elle ne peut pas non plus nous atteindre après. La réponse usuelle à cet argument est que la mort n'est pas un mal intrinsèque, mais extrinsèque : c'est un mal par privation. Mourir à un instant *t* nous porte préjudice parce que cela nous prive des choses positives qui auraient pu nous arriver si nous avions continué à vivre (Nagel, 1970 ; McMahan, 2002 ; Broome, 2004 ; Bradley, 2009).

Si un être a la capacité de connaître des expériences positives, celles-ci peuvent se produire dans le futur. Tout être doué de cette capacité peut être privé d'expériences positives. Par conséquent, la mort cause un préjudice aux animaux sentients. Si ce qui précède est exact, nous devons conclure que la souffrance n'est pas la seule source de disvaleur dans la nature. La mort prématurée en est une aussi. Le solde négatif global causé par la vaste prédominance de la souffrance sur le bien-être dans le monde sauvage est donc également aggravé par le nombre élevé de morts prématurées qui ont lieu.

## **7. Les processus naturels recèlent-ils une valeur qui éclipse la disvaleur ?**

Dans les sections précédentes, nous avons vu que toute approche qui accorde de l'importance au bien-être des êtres sentients doit conclure que pour eux la disvaleur est la norme dans la nature. Toutefois, selon certaines théories, la valeur ne réside pas dans les individus, mais dans d'autres entités, telles que les ensembles d'êtres vivants (c'est-à-dire les biocénoses), ou les systèmes qui résultent des interactions de ces entités entre elles et avec leur environnement physique (écosystèmes). Selon ces approches

holistiques, les individus n'ont qu'une valeur instrumentale, dans la mesure où ils servent d'autres buts. Par conséquent, sacrifier leurs intérêts sera positif si cela permet la conservation d'entités naturelles telles que les écosystèmes. Cela veut dire que la souffrance et la mort des animaux dans la nature importent peu pour qui adhère à cette façon de voir.

Par ailleurs, nous devons garder en tête que la souffrance et la mort que nous trouvons dans la nature sont intrinsèques au fonctionnement des écosystèmes. Les choses ne se produisent pas indépendamment les unes des autres. Les processus qui forment un écosystème (ou qui lui donnent naissance) ne sont pas séparés des circonstances à l'origine de la souffrance et de la mort en masse des animaux. Au contraire, ce sont les interactions façonnant les écosystèmes qui causent, directement ou indirectement, la souffrance et la mort des animaux. C'est pourquoi divers penseurs de l'éthique environnementale (Callicott, 1989 ; Rolston, 1992 et 1999 ; Sagoff, 1993 ; Hettinger, 1994) ont pris position contre les approches qui défendent la prise en considération morale de tous les animaux, ou du moins contre la prise en considération des animaux sauvages, en tant qu'individus. En effet, ces penseurs ont conscience de la différence entre accorder la considération à des ensembles ou bien à des individus, et ils choisissent la première option.

Il importe de souligner que ces philosophes n'appliquent pas le même point de vue aux êtres humains, même si de nos jours la plupart des gens reconnaissent (ces penseurs y compris) que humains altèrent les écosystèmes de manière très significative, bien plus que les autres animaux. Adopter une optique réellement holistique impliquerait de promouvoir une restriction radicale des activités humaines, et même de tuer des humains en masse, afin de réduire leur impact sur les systèmes naturels. Cela permet de mieux comprendre pourquoi les approches qui accordent plus de valeur aux ensembles qu'aux individus sont très discutables, mais aussi pourquoi ces penseurs ne font que prétendre y adhérer, alors qu'en réalité ils se contentent de combiner une approche holistique avec une vision anthropocentrique et spéciste. D'ailleurs, n'importe quelle théorie de la valeur semble invraisemblable si elle soutient que la souffrance d'êtres sentients ne compte pas comme disvaleur. Ces théories holistiques sont donc difficilement crédibles quand elles impliquent que la détresse des animaux sauvages n'est pas quelque chose d'extrêmement négatif. En outre, on peut souligner que les écosystèmes et les biocénoses en tant que tels ne ressentent ni souffrance, ni bien-être, contrairement aux individus sentients. Ils ne semblent pas avoir de subjectivité. Cela a des conséquences notables si l'on estime qu'avoir une expérience subjective est ce qui importe pour pouvoir être affecté en bien ou en mal par nos actions, d'une manière significative au regard de ce qui possède une valeur ou une disvaleur intrinsèque. Nous devons ainsi conclure que les écosystèmes ou les biocénoses n'appartiennent pas au groupe des entités qui souffrent de disvaleur, contrairement aux animaux sentients.

D'autres théoriciens ont essayé de combiner la considération pour des ensembles environnementaux avec une préoccupation pour les êtres sentients individuels (Jamieson, 1998 ; Everett, 2001 ; Raterman, 2008). Cette combinaison est toutefois peu plausible si elle soutient que la disvaleur dont souffrent les animaux non humains ne peut l'emporter sur la valeur des entités naturelles non sentientes, comme le supposent ces penseurs. En effet, même si cette dernière avait une valeur importante, le cumul de

la disvaleur causée par la souffrance de milliers de milliards d'animaux devrait parvenir à la dépasser à partir d'un certain seuil.

Tout ceci implique que si nous voulons refuser un point de vue spéciste et prendre en considération les intérêts d'êtres sentients individuels, nous devons rejeter les modèles holistiques et accepter les conclusions tirées dans les sections précédentes.

## **8. Conclusion : la question de l'intervention**

Nous avons vu que le mal dans la nature est un problème bien plus important qu'il n'y paraît au premier abord. La souffrance est largement présente dans le monde sauvage. De nombreux arguments impliquent qu'elle doit être prise en considération moralement, ce qui nous pousse à conclure que nous devrions intervenir lorsque c'est possible afin de réduire la disvaleur dont les animaux non humains sont victimes. Cette intervention devrait avoir lieu lorsque la disvaleur totale peut être amenée, et non pas lorsqu'une action permettant de réduire la disvaleur pour certains a des effets induits qui font qu'il en résulte en davantage de souffrance ailleurs (Sapontzis, 1984 ; Bonnardel, 1996 ; Cowen, 2003 ; Fink, 2005 ; Nussbaum, 2006 ; Horta, 2010 et 2013 ; McMahan, 2010a et 2010b ; Donaldson et Kymlicka, 2011 ; Sözmen 2013). Toute théorie éthique plausible doit partir du principe que notre façon d'agir devrait viser à rendre le monde meilleur de quelque façon, que ce soit indirectement ou partiellement (comme dans le cas des théories déontologiques), ou bien directement et entièrement (comme dans le cas des théories téléologiques). Cela étant, la quantité de disvaleur dans la nature est un fait de la plus haute importance, et nous donne de bonnes raisons de changer cette situation, peu importe notre approche de l'éthique.

Comme souligné auparavant, la plupart des gens supposent que la nature est un lieu accueillant pour les animaux non humains. C'est pourquoi l'idée que nous devrions y intervenir pour le bien des animaux sauvages semble contre-intuitive. En outre, on peut trouver d'autres raisons de rejeter cette idée, comme le manque d'information sur les conséquences que notre intervention pourrait avoir sur les processus naturels, le mal que leur altération pourrait causer aux animaux, ainsi que l'idée que la nature est sacrée et que nous n'avons pas le droit d'y toucher.

Nous avons vu au long de cet article que certaines de ces raisons ne sont pas valides. Il est faux de dire que les animaux profitent du fonctionnement des écosystèmes. C'est l'inverse en réalité : ils en souffrent. Il n'y a pas non plus de raison sérieuse de croire que la nature est sacrée, du moins si l'on accepte que ce sont les êtres sentients qui sont dignes de considération morale, plutôt que les écosystèmes ou les biocénoses.

On pourrait contester ceci en disant que, même si seuls les êtres sentients doivent entrer dans le cercle de notre considération morale, sans les informations nécessaires, toute intervention peut être contre-productive puisqu'indirectement, elle peut augmenter, au lieu de réduire, les souffrances animales dans la nature. Cela ne veut pas dire que nous devrions abandonner l'idée d'agir pour les animaux sauvages. Au contraire, cela signifie qu'il faut effectuer des recherches plus poussées et trouver des façons d'intervenir avec succès.

Ajoutons que pour réussir dans une telle entreprise, une chose importe plus que d'être bien informé sur la manière d'agir : se rendre compte que l'action est

nécessaire. Cependant, comme indiqué plus haut, l'intuition de la plupart des gens ne les pousse pas à approuver une intervention de grande ampleur dans la nature pour aider les animaux. Ainsi, il y a des choses importantes que nous devons faire dès à présent, pour que la volonté d'aider les animaux sauvages existe dans le futur : (i) promouvoir les arguments contre le spécisme, (ii) sensibiliser à la grande disvalleur présente dans la nature, (iii) diffuser l'idée qu'intervenir dans la nature en faveur des animaux non humains est non seulement justifié, mais nécessaire si nous voulons un monde meilleur.

---

## Références

- Becker, Lawrence. 1983. « The Priority of Human Interests ». In *Ethics and Animals*, publié par Harlan Miller et William Williams, 225-42. Clifton : Humana Press.
- Bonnardel, Yves. 1996. « Contre l'apartheid des espèces : à propos de la prédation et de l'opposition entre écologie et libération animale ». *Les Cahiers antispécistes* 14. Décembre.
- Bradley, Ben. 2009. *Well-Being and Death*. New York : Oxford University Press.
- Broome, John. 2004. *Weighing Lives*. Oxford : Oxford University Press.
- Callicott, John B. 1989. *In Defense of the Land Ethic: Essays in Environmental Philosophy*. Albany : SUNY Press.
- Cigman, Ruth. 1981. « Death, Misfortune and Species Inequality ». *Philosophy and Public Affairs* 10 (1) : 47-54.
- Cowen, Tyler. 2003. « Policing Nature ». *Environmental Ethics* 25 (2) : 169-82.
- Crisp, Roger. 2003. « Equality, Priority, and Compassion ». *Ethics* 113 (4) : 745-63.
- Darwin, Charles. (1901) 2004. *The Life and Letters of Charles Darwin*, Vol. 2, sous la direction de Francis Darwin. Réimpression, Whitefish: Kessinger Publishing.
- Darwin, Charles. (1908) 2005. *More Letters of Charles Darwin: a Record of His Work in a Series of Hitherto Unpublished Letters*, Vol. 1, sous la direction de Francis Darwin. Réimpression, Whitefish: Kessinger Publishing.
- Diamond, Cora. 1995. *The Realistic Spirit: Wittgenstein, Philosophy and the Mind*. Cambridge : MIT Press.
- Dombrowski, Daniel A. 1997. *Babies and Beasts: the Argument from Marginal Cases*. Chicago : University of Illinois.
- Donaldson, Sue, et Kymlicka, Will. (2011) 2016. *Zoopolis – Une théorie politique des droits des animaux*. Traduction Pierre Madelin. Éditions Alma.
- Epicure. (env. 300 av. J.-C.) 1964. *Letter to Menoeceus*. Dans *Letters, Principal Doctrines and Vatican Sayings*, traduit et revu par Russell Geer, 53-9. Réimpression, Indianapolis : Bobbs-Merrill.

- Everett, Jennifer. 2001. « Environmental Ethics, Animal Welfarism, and the Problem of Predation: a Bambi Lover's Respect for Nature ». *Ethics and the Environment* 6 (1): 42-67.
- Faria, Catia. 2014. « Equality, Priority and Nonhuman Animals ». *Dilemata* 14 : 225-36.
- Ferry, Luc. 1992. *Le nouvel ordre écologique – L'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset.
- Fink, Charles K. 2005. « The Predation Argument ». *Between the Species* 13 (5) : 1-15.
- Froese, Rainer, et Susan Luna. 2004. « No Relationship between Fecundity and Annual Reproductive Rate in Bony Fish ». *Acta Ichthyologica Piscatoria* 34 (1) : 11-20.
- Gaita, Raymond. 2003. *The Philosopher's Dog: Friendships with Animals*. London : Routledge.
- Goldman, Michael. 2001. « A Transcendental Defense of Speciesism ». *Journal of Value Inquiry* 35 (1) : 59-69.
- Gould, Stephen J. 1994. « Nonmoral Nature ». In *Hen's Teeth and Horse's Toes: Further Reflections in Natural History*, sous la direction de Stephen J. Gould, 32-44. New York : W.W.Norton.
- Hettinger, Ned. 1994. « Valuing Predation in Rolston's Environmental Ethics: Bambi Lovers versus Tree Huggers ». *Environmental Ethics* 16 (1) : 3-20.
- Holtug, Nils. 2007. « Equality for Animals ». In *New Waves in Applied Ethics*, sous la direction de Jesper Ryberg, Thomas S. Petersen, et Clark Wolf, 1-24. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Horta, Oscar. (2010) 2012. « Éthique de l'écologie de la peur versus paradigme antispéciste – Changer les objectifs des interventions dans la nature ». *Les Cahiers antispécistes* 35. Novembre.
- Horta, Oscar. 2013. « Zoopolis, Intervention, and the State or Nature ». *Law, Ethics and Philosophy* 1 : 113-25.
- Horta, Oscar. 2014. « The Scope of the Argument from Species Overlap ». *Journal of Applied Philosophy* 31 (2) : 142-54.
- Jamieson, Dale. 1998. « Animal Liberation Is an Environmental Ethic ». *Environmental Values* 7 (1) : 41-57.
- MacArthur, Robert H., et Edward O. Wilson. 1967. *The Theory of Island Biogeography*. Princeton : Princeton University Press.
- Mayerfeld, Jamie. 1999. *Suffering and Moral Responsibility*. Oxford : Oxford University Press.
- McMahan, Jeff. 2002. *The Ethics of Killing: Problems at the Margins of Life*. Oxford : Oxford University Press.
- McMahan, Jeff. 2010a. « The Meat Eaters ». *The New York Times*. 19 septembre.
- McMahan, Jeff. 2010b. « A Response ». *The New York Times*. 26 septembre.
- Mill, John Stuart. (1874) 1969. « Nature ». In *Collected Works*, revu par John M. Robson, Vol. 10, 373-402. Réimpression, London : Routledge & Kegan Paul.

- Nagel, Thomas. 1970. « Death ». *Noûs* 4 (1) : 73-80.
- Narveson, Jan. 1987. « On a Case for Animal Rights ». *The Monist* 70 (1) : 31-49.
- Ng, Yew-Kwang. 1995. « Towards Welfare Biology: Evolutionary Economics of Animal Consciousness and Suffering ». *Biology and Philosophy* 10 (3) : 255-85.
- Nussbaum, Martha C. 2006. *Frontiers of Justice: Disability, Nationality, Species Membership*. Cambridge : Harvard University Press.
- Paton, William. 1984. *Man and Mouse*. Oxford : Oxford University Press.
- Pianka, Eric R. 1970. « On 'r-' and 'K-' Selection ». *American Naturalist* 104 (940) : 592-7.
- Pluhar, Evelyn B. 1995. *Beyond Prejudice: the Moral Significance of Human and Nonhuman Animals*. Durham: Duke University Press.
- Posner, Richard A. 2004. « Animal Rights: Legal, Philosophical and Pragmatical Perspectives ». In *Animal Rights: Current Debates and New Directions*, sous la direction de Cass R. Sunstein et Martha C. Nussbaum, 51-77. Oxford : Oxford University Press.
- Rateman, Ty. 2008. « An Environmentalist's Lament on Predation ». *Environmental Ethics* 30 (4) : 417-34.
- Reichmann, James B. 2000. *Evolution, Animal "Rights" and the Environment*. Washington : The Catholic University of America Press.
- Rolston III, Holmes. 1992. « Disvalues in Nature ». *The Monist* 75 (2) : 250-78.
- Rolston III, Holmes. 1999. « Respect for Life: Counting what Singer Finds of no Account ». In *Singer and His Critics*, sous la direction de Dale Jamieson, 247-68. Oxford : Blackwell.
- Sagoff, Mark. 1993. « Animal Liberation and Environmental Ethics: Bad Marriage, Quick Divorce ». In *Environmental Philosophy: from Animal Rights to Radical Ecology*, sous la direction de Michael E. Zimmerman, John B. Callicott, George Sessions, Karen J. Warren, et John Clark, 84-94. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Sapontzis, Steve F. 1984. « Predation ». *Ethics and Animals* 5 (2) : 27-38.
- Schopenhauer, Arthur. (1851) 2000. *Parerga and Paralipomena: Short Philosophical Essays*, traduction de Eric F.J. Payne. Oxford : Oxford University Press.
- Scruton, Roger. 1996. *Animal Rights and Wrongs*. London : Metro.
- Sözmen, Beril I. 2013. « Harm in the Wild: Facing Non-Human Suffering in Nature ». *Ethical Theory and Moral Practice* 16 (5) : 1075-88.
- Stearns, Stephen C. 1992. *The Evolution of Life Histories*. Oxford : Oxford University Press.
- Temkin, Larry. 1993. *Inequality*. Oxford : Oxford University Press.
- Tomasik, Brian. 2015. « The Importance of Wild-Animal Suffering ». *Relations. Beyond Anthropocentrism* 3 (2).
- Whewell, William. 1852. *Lectures on the History*

## L'importance de la souffrance des animaux sauvages

Brian Tomasik

Traduit de l'anglais par Vincent Bozzolan

Ce texte est la traduction d'un article paru en novembre 2015 dans la revue *Relations. Beyond Anthropocentrism*, volume 3, numéro 2, sous le titre « The Importance of Wild-Animal Suffering ». (Tous les textes parus dans *Relations. Beyond Anthropocentrism* peuvent être téléchargés gratuitement sur le site de la revue.)

L'auteur, Brian Tomasik, est un chercheur indépendant. Il est cofondateur du Fundational Research Institute. On peut lire d'autres textes de lui sur la souffrance dans la nature sur son site *Essays on Reducing Suffering*.

La Rédaction

**Résumé.** Les animaux sauvages sont bien plus nombreux que les animaux détenus dans les élevages intensifs, dans les laboratoires, ou encore que les animaux de compagnie. La plupart d'entre eux subissent au cours de leur vie des souffrances intenses, causées notamment par les maladies, la faim, le froid, les blessures et la peur chronique des prédateurs. Beaucoup d'animaux sauvages donnent naissance à des dizaines, voire des centaines, de petits à la fois, dont la majorité connaît une mort prématurée et souvent douloureuse. Il est dès lors probable que dans la nature, la souffrance prédomine sur le bonheur. Cependant, l'être humain n'est pas impuissant face à la souffrance des animaux sauvages. D'ailleurs, notre influence sur les écosystèmes est aujourd'hui déjà considérable. Si bien que, souvent, la question n'est pas « faut-il intervenir dans la nature ? », mais « comment faut-il intervenir ? ». L'écologie est un domaine très complexe ; il nous faut donc étudier avec prudence les actions que nous pourrions mettre en œuvre pour réduire la souffrance des animaux sauvages sans provoquer des conséquences dommageables sur le long terme. Nous gagnerions également à mettre en avant la cause des animaux sauvages, et à remettre en question les positions environnementalistes dans les milieux militants, universitaires et autres. Enfin, nous devons veiller à ce que les générations futures évitent de disséminer inconsidérément des écosystèmes dans des zones où il n'en existe pas.

**Mots-clés :** souffrance des animaux sauvages, effets néfastes de la nature, dynamique des populations, prédation, mort, intervention dans la nature, sentience, écologie, terraformation, conséquences imprévues.

*La simple vérité est que la nature accomplit chaque jour presque tous les actes pour lesquels les hommes sont emprisonnés ou pendus lorsqu'ils les commettent envers leurs congénères [...] Les discours attribuant une perfection au cours naturel des choses ne sont rien d'autre que les exagérations d'un sentiment de poésie ou de dévotion ; ils ne résistent pas à un examen sensé. Religieux ou incroyant, nul ne pense que les opérations blessantes de la nature, prises dans leur ensemble, promeuvent une finalité bénéfique, si ce n'est en incitant les êtres humains rationnels à se lever et à se battre contre elles.*

John Stuart Mill (Mill [1874] 2005, 28-32)

## 1. Introduction

Typiquement, les militants de la cause animale concentrent leurs efforts là où des interactions ont lieu entre des êtres humains et des membres d'autres espèces ; comme dans les cas de l'élevage intensif, des expériences en laboratoires, des cirques, etc.

La question de la souffrance des animaux vivant à l'état sauvage est moins étudiée, y compris dans la littérature universitaire, malgré quelques exceptions notables (par exemple Sapontzis, 1984 ; Naess, 1991 ; Ng, 1995 ; Kirkwood et Sainsbury, 1996 ; Cowen, 2003 ; Fink, 2005 ; Clarke et Ng, 2006 ; Nussbaum, 2006 ; McMahan, 2010 ; Sözmen 2013). Pourtant, le nombre d'animaux sauvages sur lesquels les êtres humains ont un impact est tel que les défenseurs des animaux ne peuvent ignorer la question. La vie à l'état sauvage est marquée par de vives souffrances. Face à cette réalité, nous ne devons certainement pas intervenir à la légère, mais bien effectuer une recherche de long terme sur le bien-être des animaux sauvages, et sur les technologies qui, un jour, pourraient permettre aux humains de l'améliorer.

L'argumentation développée dans cet article est construite selon la structure suivante. La deuxième partie fournit une description de certaines formes de souffrance qui touchent les animaux dans la nature. La troisième partie établit que la majorité des animaux concernés sont des individus de petite taille, dont la vie est très courte, et qui donnent naissance à de nombreux jeunes. La quatrième partie avance que la plupart des animaux connaissent dès lors davantage de souffrance que de bonheur. La cinquième partie pose la question de la sentience chez les jeunes animaux, et démontre que bon nombre d'entre eux sont déjà conscients au moment de l'éclosion. La sixième partie examine s'il est possible que nous nous trompions intuitivement concernant le degré de souffrance que subissent les animaux dans la nature. La septième partie présente des arguments contre l'idée selon laquelle la vie des animaux sauvages doit être plutôt bonne, sinon ils mettraient fin à leurs jours. La huitième partie examine et conteste la position selon laquelle il serait impossible pour l'être humain de réduire la souffrance des animaux dans la nature ; et la neuvième partie fait remarquer que nous intervenons déjà dans la nature, et que donc notre but devrait être que l'intervention soit bénéfique, et non nuisible, pour les autres animaux. La dixième partie établit que, au regard de tous ces éléments, la souffrance des animaux sauvages constitue un

problème sérieux dont la complexité impose néanmoins la conduite de davantage de recherches afin de réduire cette souffrance. La onzième partie avance que les technologies futures faciliteront une intervention réussie dans la nature, même si, en général, des progrès technologiques plus rapides ne sont pas souhaitables. La douzième partie explique que nous devrions veiller à ne pas créer de la souffrance là où il n'y en a pas encore. Et enfin, la treizième partie conclut que les défenseurs des animaux devraient travailler à sensibiliser les militants, les chercheurs et les autres éventuels sympathisants à la souffrance des animaux sauvages, et ce afin de faire avancer la recherche et de permettre à nos descendants d'utiliser leurs technologies avancées de manière à soulager cette souffrance, au lieu de l'accroître accidentellement.

## 2. L'ampleur de la souffrance des animaux sauvages

Les êtres humains occasionnent aux animaux de la souffrance à grande échelle, et les militants de la cause animale ont raison de s'en révolter. Cependant, le nombre d'animaux vivant à l'état sauvage est beaucoup plus élevé (Tomasik, [2009] 2014). Au même titre que leurs congénères domestiques, les animaux dans la nature connaissent une vie émotionnelle riche (Bekoff, 2000 ; Balcombe, 2006). Malheureusement, beaucoup de ces émotions sont douloureuses. Le poète britannique Alfred Tennyson décrivait la nature comme un endroit « rouge de dent et de griffe ». Dans la langue anglaise, l'expression est devenue un lieu commun ; pourtant, sa signification viscérale ne doit pas être sous-estimée. Ci-après, nous détaillons une série de circonstances dans lesquelles les animaux sauvages sont concernés par la souffrance.

### 2.1. La prédation

Lorsqu'on pense à la souffrance qui survient dans la nature, la première image qui vient à l'esprit est sans doute celle de la lionne chassant sa proie. Christopher McGowan (1997, p. 12-13), décrivait par exemple la mort d'un zèbre avec une précision saisissante :

La lionne enfonce ses talons en cimenterre dans la croupe du zèbre. Les griffes déchirent la peau épaisse, et s'ancrent profondément dans le muscle. Tandis qu'il tombe au sol, le zèbre pousse un hennissement intense. L'instant d'après, la lionne ôte ses griffes de la chair avant de plonger les dents dans la gorge de sa proie, étouffant ainsi le cri de terreur. Ses canines sont longues et pointues, mais un animal de la taille d'un zèbre est pourvu d'un cou imposant, et d'une épaisse couche de muscle sous la peau. Elles ont beau percer la chair, les dents du félin restent trop courtes pour atteindre les principaux vaisseaux sanguins. La lionne doit donc tuer le zèbre par asphyxie, en serrant sa puissante mâchoire autour de la trachée, pour couper l'arrivée de l'air aux poumons. C'est une mort lente. S'il s'était agi d'un petit animal, comme une gazelle de Thomson (*Eudorcas thomsonii*), qui ne dépasse pas la taille d'un grand chien, les crocs auraient sans doute percé le cou jusqu'à la nuque ; les canines auraient brisé les vertèbres ou le bas du crâne, entraînant une mort instantanée. Mais dans le cas présent, l'agonie du zèbre va durer cinq ou six minutes.

Certains prédateurs tuent leur proie assez rapidement, comme les serpents constricteurs, qui arrêtent net l'afflux d'oxygène, et provoquent une perte de conscience en moins de deux minutes. D'autres infligent une mort lente, comme les hyènes, qui arrachent la chair de leurs victimes ongulées, morceau par morceau (Kruuk, 1972). Citons également les lycaons, qui éviscèrent leur proie ; les serpents venimeux, qui provoquent des hémorragies internes et des paralysies pendant plusieurs minutes ; et les crocodiles, qui piègent de grands animaux dans leurs mâchoires avant de les noyer (McGowan, 1997, p. 22, 43 et 49).

Un manuel pour propriétaires de serpents explique que lorsqu'ils sont donnés en pâture aux reptiles, les rongeurs se mettent à mordre, donner des coups de patte, gratter, et à faire tout ce qu'ils peuvent pour essayer de survivre (Flank, 1997). Parfois, les proies ne meurent pas immédiatement après l'ingestion par le serpent. D'ailleurs, certains tritons venimeux sécrètent une toxine après avoir été avalés, afin de tuer le serpent et de ressortir par la bouche (McGowan, 1997, p. 59).

Les animaux que l'on considère souvent comme mignons et innocents provoquent également de la souffrance chez leurs proies. À titre d'exemple, les chats domestiques tuent, non sans douleur, des centaines de millions, voire des milliards de lapins, souris et oiseaux (Woods *et al.*, 2003 ; Loss, 2013).

La peur des prédateurs n'est pas seulement une source d'angoisse immédiate ; elle peut également engendrer des traumatismes psychologiques sur le long terme. Lors d'une étude sur les anxiolytiques, des chercheurs ont mis des souris en contact avec un chat pendant cinq minutes, puis ont observé les réactions qui ont suivi. Ils ont découvert que « ce modèle animal d'exposition de souris à des stimuli de prédation inévitables produit des changements cognitifs précoces analogues à ceux observés chez des patients souffrant de réaction aiguë au stress (RAS) » (El Hage *et al.*, 2004, 123). Une étude de suivi a découvert des impacts à long terme dans le cerveau des souris : « [...] l'exposition au prédateur a provoqué des troubles d'apprentissage significatifs dans le labyrinthe radial (16 à 22 jours après l'exposition) et dans le test de configuration spatiale de reconnaissance des objets (26 à 28 jours après l'exposition). Ces découvertes indiquent que cette détérioration de la mémoire peut persister longtemps après un stress de prédation. » (El Hage *et al.*, 2006, p. 45) De même, Phillip R. Zoladz (2008) a mis des rats en présence de prédateurs inéluctables, et d'autres conditions provoquant de l'anxiété. Il a alors constaté des altérations dans les variables corporelles et comportementales qui ressemblaient aux réactions observées chez les humains souffrant d'un trouble de stress post-traumatique (SSTP).

Même les proies qui n'ont pas été confrontées de manière traumatisante à des prédateurs peuvent souffrir du « paysage de la peur » (Laundré *et al.*, 2001) que forment ceux-ci. Lorsque des loups intègrent un écosystème, les élans se montrent par exemple davantage vigilants aux attaques qui peuvent survenir (Wirsing et Ripple, 2010).

On pourrait invoquer le contre-argument selon lequel l'évolution devrait normalement éviter aux animaux de subir des souffrances terribles sur de longues périodes avant leur mort, dans la mesure où cela peut provoquer, du moins chez les espèces plus complexes, un SSTP, de la dépression, ou d'autres effets secondaires handicapants. Mais il est clair que nous disposons de preuves empiriques montrant bien que l'évolution a amené des troubles de la sorte lorsqu'un incident traumatisant se

produit, tel que le contact avec un prédateur. Néanmoins, il existe probablement et la plupart du temps une sorte de limite raisonnable par rapport à leur gravité pour que les animaux restent fonctionnels. La mort en elle-même est un autre cas de figure : lorsqu'elle est inéluctable, les pressions évolutives perdent leur influence sur l'expérience émotionnelle. La mort peut très bien être indolore (pour quelques rares animaux) comme extrêmement violente (pour beaucoup d'autres). Il n'y a pas de raison pour que l'évolution rende la mort moins affreuse (Dawkins, 1995).

## **2.2. Autres causes de décès**

La prédation n'est évidemment pas la seule cause de mort douloureuse. Les animaux sont également victimes de maladies et de parasites qui, pendant des jours ou des semaines avant le décès, peuvent provoquer des états de torpeur, des tremblements, des ulcères, des pneumonies, la faim, des comportements violents, ou d'autres symptômes horribles. Pour ne citer qu'un exemple, la salmonellose aviaire peut engendrer chez les animaux infectés un état de dépression sur un à trois jours, ainsi que :

des plumes ébouriffées, une perte d'équilibre, des tremblements, une perte d'appétit, une augmentation ou une absence marquée de sensation de soif, une rapide perte de poids, une accélération de la respiration, et des diarrhées jaunâtres, verdâtres ou teintées de sang. Les excréments collent entre elles les plumes autour du cloaque, les yeux commencent à se fermer et, juste avant la mort, les oiseaux deviennent aveugles et sont incapables de coordonner leurs mouvements ; ils titubent, sont pris de tremblements, de convulsions et d'autres signes nerveux (Michigan Department of Natural Resources, 2015).

D'autres animaux perdent la vie à cause d'accidents, de déshydratation pendant la sécheresse estivale, ou encore de la faim pendant l'hiver. Les conditions météorologiques peuvent aussi être fatales pour de nombreux animaux. Si les oiseaux ne trouvent pas d'abri lors d'une tempête de verglas, leurs pattes peuvent par exemple se figer à la branche sur laquelle ils sont perchés. Certains oiseaux se retrouvent ensevelis sous la neige et meurent d'asphyxie (Heidorn, [1998] 2001).

## **2.3. Une vie rude**

Si la mort constitue souvent le point culminant de la souffrance dans la vie d'un animal, son existence au jour le jour n'est pas forcément agréable pour autant. Contrairement à la plupart des humains des pays industrialisés, les animaux sauvages n'ont pas accès immédiatement à la nourriture lorsqu'ils ressentent la faim. Ils sont constamment à la recherche d'eau et d'un abri, tout en restant aux aguets pour échapper aux prédateurs. Contrairement à nous, la plupart des animaux n'ont pas de foyer où s'abriter lorsqu'il pleut, et ils ne peuvent pas allumer le chauffage à l'arrivée des mois d'hiver et de la chute des températures. L'UCLA explique :

On pense souvent que les animaux sauvages vivent dans une sorte de paradis naturel, et que la souffrance n'est induite que par l'apparition et l'intervention humaines. Cette vision essentiellement rousseauiste se heurte cependant à la grande quantité de données récoltées grâce à des études de terrain concernant les populations animales. Les animaux dans la nature sont régulièrement exposés à la souffrance, en raison de toute une série de facteurs qui se retrouvent ordinairement dans un environnement sauvage : manque d'eau et de nourriture, prédation, maladies, agressions intraspécifiques, etc. Si beaucoup d'animaux semblent vivre plutôt tranquillement dans ces conditions, cela ne veut pas dire qu'ils n'éprouvent pas de souffrance [Bourne *et al.*, 2005]. Les membres malades et blessés d'une espèce prédatée sont les plus faciles à attraper, ce sont donc eux que les prédateurs ciblent en premier. Les proies qui montrent des signes de maladie ou de blessure sont ainsi celles qui sont le plus souvent tuées. Il existe donc une pression évolutive qui pousse les animaux prédatés à éviter d'attirer l'attention sur la souffrance qu'ils endurent. (Nuffield, 2005, chap. 4.12, p. 66)

Dans le même ordre d'idée, Christie Wilcox (2011) arrivait à la conclusion suivante sur la base d'études sur les niveaux d'hormone du stress chez les animaux domestiques et sauvages :

[L]a vraie question devient : un animal domestiqué ou en captivité est-il plus, moins, ou aussi heureux que son congénère à l'état sauvage ? On identifie typiquement quelques conditions nécessaires qui peuvent rendre un animal « heureux » en réduisant le stress excessif. Ces conditions sont à la base de la plupart des lois contre la souffrance animale aux États-Unis et au Royaume-Uni. Les animaux ont notamment les « droits » suivants :

- accès à de l'eau et à de la nourriture en suffisance ;
- conditions de confort (température, etc.) ;
- expression du comportement naturel.

Or, les animaux sauvages ne sont assurés que du troisième point. Ils doivent quotidiennement se battre pour survivre, trouver de l'eau et de la nourriture, mais aussi un ou une partenaire pour l'accouplement. Ils n'ont pas droit au confort, à la stabilité ou à la santé. [...] Selon les normes établies par nos gouvernements, la vie d'un animal sauvage s'apparente à de la cruauté.

En conclusion, sans même parler de la douleur au moment de la mort, la vie des animaux sauvages est jalonnée de nombreuses causes de souffrance.

### **3. Faible espérance de vie**

Dans la nature, les animaux les plus nombreux sont probablement ceux qui sont le plus exposés à la souffrance. Les petits mammifères et oiseaux vivent au mieux un à trois ans de vie adulte avant de connaître une mort douloureuse. L'espérance de vie de nombreux insectes se compte en semaines ; de deux à quatre semaines pour la mouche *Haematobia irritans*, par exemple (Cumming, [1998] 2006). On peut imaginer qu'il serait préférable de ne pas vivre du tout plutôt que de voir le jour dans la peau d'un insecte, luttant pour sa survie pendant une poignée de semaines, avant de mourir de déshydratation ou de se prendre au piège d'une toile d'araignée. Pires cas de figure

encore : être pris au piège pendant douze heures dans l'un des « chevalets de torture » qu'installent les fourmis d'Amazonie (BBC, 2005), ou se faire dévorer pendant des semaines par une guêpe ichneumon (Gould, 1994, p. 32-44). (Ceci dit, nous n'avons pas la certitude que les chenilles ressentent la douleur lorsqu'elles sont dévorées par ces guêpes.)

La question d'une expérience de douleur consciente chez les insectes reste ouverte (Smith, 1991). C'est une possibilité dont il faut néanmoins tenir compte, d'autant plus que les discussions à ce sujet peuvent être qualifiées de sérieuses. Et dans la mesure où le nombre d'insectes se chiffre en puissance 10 à 18 (Williams, 1964), et où la quantité de copépodes est du même ordre (Schubel and Butman, 1998), la « valeur attendue » (la probabilité multipliée par la quantité) de leur souffrance est vaste. Une nuance, néanmoins : la valeur pourrait être amoindrie s'il était avéré que le « niveau » ou « l'intensité » de l'expérience émotionnelle d'un animal soit grosso-modo liée la taille du cerveau.

#### **4. Pourquoi la souffrance prédomine probablement sur le bonheur**

Au regard des éléments que nous avons examinés ci-avant, nous pouvons logiquement conclure que la vie de la plupart des animaux (en excluant peut-être ceux qui ont une grande longévité) ne vaut sans doute pas la peine d'être vécue. Les animaux sauvages subissent le froid, la faim, les maladies, la peur des prédateurs et d'autres sources habituelles de stress. En outre, même si des animaux connaissent plus de bonheur que de souffrance sur une grande partie de leur vie, le solde global peut devenir négatif du fait d'une douleur intense au moment de la mort. La prédominance en résultat net de la souffrance dans la nature pourrait s'expliquer par le seul fait suivant : la quasi-totalité du bonheur et de la souffrance éprouvés dans la nature concerne des animaux dont la vie est très brève. Cette faible longévité s'explique par le fait que la plupart des animaux vivant dans la nature sont de petite taille (par ex. les vairons et les insectes). Leur longévité à l'âge adulte ne dépasse pas quelques années, voire quelques mois ou semaines. Dans ces conditions, le bonheur pendant la vie peut difficilement prédominer sur la douleur de la mort. De plus, pratiquement tous les bébés de ces espèces meurent (potentiellement douloureusement) quelques jours ou semaines après la naissance. Cette stratégie de reproduction, qui consiste à donner naissance à un grand nombre de jeunes qui connaîtront une vie courte, est appelée la « stratégie r »

Puisqu'ils ne peuvent donner naissance qu'à un enfant par saison de reproduction (sauf en cas de jumeaux ou d'autres cas inhabituels de bébés multiples), les humains n'appliquent pas cette stratégie. De leur côté, en une saison reproductive, les chiens (*Canis familiaris*) peuvent engendrer de 1 à 22 petits, les étourneaux (*Sturnus vulgaris*) peuvent pondre de 4 à 6 œufs, les grenouilles taureau (*Rana catesbeiana*) de 6 000 à 20 000 œufs, et les pétoncles (*Argopecten irradians*) environ 2 millions d'œufs. La plupart des petits animaux comme les vairons et les insectes appliquent la stratégie r. La sentience de toutes ces espèces n'est, certes, pas avérée – *a fortiori* l'éventuelle sentience des fœtus dans les œufs qui ne parviennent pas à l'éclosion (voir la partie suivante) – mais en termes de valeur attendue, la quantité de souffrance probable est énorme.

Les stratégies de reproduction utilisées impliquent donc souvent un haut taux de mortalité des jeunes. Fred Hapgood (1979, p. 34) explique le processus :

Toutes les espèces se reproduisent en excès, en dépassant la capacité maximale de leur niche. Au cours de sa vie, une lionne peut enfanter 20 lionceaux ; une pigeonne, 150 pigeonneaux ; une souris, 1000 souriceaux ; une truite, 20 000 truitons ; un thon ou une morue, un million de jeunes ou plus ; [...] et une huître, peut-être plus d'une centaine de millions. Si la population de chacune de ces espèces reste environ la même de génération en génération, alors un seul jeune survivra pour remplacer un parent. Tous les autres milliers et millions d'individus mourront, d'une manière ou d'une autre.

En prenant en compte ces taux de mortalité, ainsi que l'hypothèse avancée plus haut selon laquelle les animaux qui décèdent peu après la naissance ressentent au total plus de souffrance que d'expériences positives, nous pouvons parvenir à la conclusion que la souffrance prédomine sur le bonheur dans la nature.

La stratégie visant à « créer beaucoup de copies en espérant que quelques-unes s'en sortent » a du sens sur le plan de l'évolution, mais son coût pour les individus animaux est immense. Matthew Clarke et Yew-Kwang Ng (2006, section 4) tirent la conclusion suivante d'une analyse concernant les implications pour le bien-être des dynamiques de population : « Le nombre de jeunes engendrés par une espèce qui maximise la valeur adaptative peut donner lieu à de la souffrance, et il est différent du nombre de jeunes d'une espèce qui maximise le bien-être (moyen ou total). » Et Yew-Kwang Ng (1995, 272) indique ceci concernant l'excès de descendants par rapport aux adultes en vie : « Selon les hypothèses des fonctions concaves et symétriques, qui relient les coûts au plaisir et à la souffrance, l'économie évolutive résulte en une valeur plus élevée pour la souffrance totale que pour le plaisir total. »

## **5. À partir de quand les bébés sont-ils sentients ?**

Dans le point précédent, nous avons expliqué que chez les espèces à stratégie r, les parents peuvent enfanter des centaines, voire des dizaines de milliers de petits, qui meurent presque tous peu après la naissance. Nous avons également avancé que cette situation est à l'origine de souffrance nette dans la nature. Mais pour pouvoir affirmer cette conclusion, il convient de répondre aux questions suivantes : combien de ces nouveau-nés sont sentients au moment de leur mort, et combien périssent à l'état inconscient de larve ou d'œuf ?

Selon l'Autorité européenne de sécurité des aliments (EFSA, 2005, p. 37-42), l'âge à partir duquel les fœtus d'animaux deviennent sensibles à la douleur est différent selon qu'il s'agit d'une espèce nidifuge (les animaux sont bien développés à la naissance, comme par exemple les chevaux) ou d'une espèce nidicole (les animaux continuent de se développer à la naissance, comme c'est le cas des marsupiaux). Les animaux nidifuges sont plus susceptibles de ressentir tôt la douleur. Un autre critère est à chercher du côté du mode de reproduction : vivipare (par la mise au monde d'un petit vivant) ou ovipare (par la ponte d'œufs). Chez les animaux vivipares, il est davantage nécessaire d'inhiber la conscience du fœtus avant la naissance, afin d'empêcher des blessures pour la mère

et pour les frères et sœurs. Ce besoin est moins présent chez les animaux ovipares, qui se développent dans une coquille. Le développement neural des oiseaux nidifuges se déroule plusieurs jours avant l'éclosion. On observe à ce moment des mouvements contrôlés du fœtus, ainsi que des réponses aux stimuli (Broom, 1981). L'Autorité européenne de sécurité des aliments (EFSA, 2005, p. 38) indique également :

Chez la plupart des amphibiens et des poissons, la forme larvaire n'est pas très développée à l'éclosion mais elle se développe rapidement lorsque l'animal est à l'état de vie indépendante[.] Chez les poissons et amphibiens qui sont bien développés à l'éclosion ou au moment de la naissance vivipare, ainsi que chez tous les céphalopodes, malgré leur petite taille, un système nerveux fonctionnel et le potentiel de conscience sont présents quelque temps avant l'éclosion.

Il apparaît donc que de nombreux animaux sont capables de souffrir au moment de la naissance, si ce n'est avant.

Citons cet autre élément qui soutient l'idée que des animaux ressentent la douleur avant la naissance : de nombreux vertébrés ovipares sont capables d'éclore de manière précoce, en réponse à des stimuli environnementaux tels que des vibrations qui s'apparentent à celles d'un prédateur. Des cas d'éclosion précoce ont également été observés chez des amphibiens, des poissons et des invertébrés (Doody et Paull, 2013).

Par conséquent, il est très probable qu'une part non négligeable du grand nombre de nouveau-nés d'espèces à stratégie r ressentent la douleur au moment de leur mort, même si celle-ci survient après quelques jours ou heures d'existence. Nous pouvons donc maintenir la conclusion que nous avons avancée concernant la prédominance de la souffrance.

## 6. Mauvaise évaluation du degré de bien-être ?

Évoquons maintenant le problème suivant : il n'est pas sans danger d'extrapoler le bien-être des animaux sauvages en essayant d'imaginer notre propre ressenti si nous étions à leur place. On sent nos os geler à l'idée même de passer une froide nuit d'hiver dehors avec seulement un sweat-shirt sur le dos. Mais beaucoup d'animaux sont pourvus d'une fourrure bien plus efficace, et sont capables de trouver une forme d'abri. Plus généralement, il est peu probable que les espèces obtiendraient un avantage évolutif en ayant *constamment* le sentiment de traverser de rudes épreuves ; le stress entraîne en effet des conséquences sur le métabolisme (Ng, 1995). Par ailleurs, une blessure donnée pourrait provoquer moins de souffrance chez des animaux à stratégie r que chez des animaux vivant longtemps, puisque les premiers ont moins à perdre en prenant de gros risques à court terme (Tomasik, [2013] 2015).

D'un autre côté, nous devons faire attention à ne pas *sous-estimer* – à cause de nos propres biais cognitifs – la gravité de la souffrance que subissent les animaux sauvages. Vous, qui lisez cet article, êtes probablement assis à l'intérieur d'un bâtiment ou d'un véhicule climatisé, avec le ventre plein, et sans la crainte d'être attaqué par un prédateur. Beaucoup d'entre nous vivent leur vie avec un état d'esprit relativement stable. Or, nous avons vite fait d'imaginer que la plupart des autres humains et animaux cueillent avec la même légèreté les fruits de la vie. Lorsqu'on pense à la nature, on

s'imaginent souvent le chant des oiseaux ou les cabrioles des gazelles, et moins la chair des chevreuils déchiquetée à vif ou les rats laveurs infestés de vers intestinaux. En outre, nous avons tendance à pratiquer une certaine « heuristique de disponibilité », qui se reflète d'ailleurs dans les exemples que nous venons de citer – dans la mesure où ils concernent de grands animaux terrestres. En réalité, les animaux sauvages sont majoritairement des petits organismes, dont beaucoup vivent dans les océans. Lorsqu'on parle des animaux sauvages, nous devrions avoir en tête (si nous adoptons une approche de « valeur attendue » par rapport aux incertitudes sur la sentience) les fourmis, les copépodes et les petits poissons, avant de penser aux lions et aux gazelles.

Les êtres humains auraient des difficultés à estimer précisément à un moment spécifique leur état émotionnel sur une période plus longue (Kahneman et Sugden, 2005). Nous avons tendance à enjoliver les événements futurs et passés : nous surestimons notre niveau de bien-être passé et futur par rapport à ce que nous ressentons réellement aux moments en question (Mitchell et Thompson, 1994). Et même quand des organismes vivants parviennent à évaluer correctement leur degré de bonheur, ils manifestent souvent une « volonté de vivre » qui est indépendante du plaisir ou de la douleur qu'ils éprouvent. L'explication est évolutionniste : confrontés à une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue, les animaux qui décident d'y mettre un terme ne vont pas beaucoup se reproduire.

Au bout du compte, et indépendamment de notre capacité ou non à bien nous représenter la vie à l'état sauvage, il est indéniable que beaucoup d'animaux dans la nature font face à des terribles souffrances.

## **7. Si la vie dans la nature est si difficile, pourquoi est-ce que les animaux ne se donnent pas la mort ?**

On pourrait objecter que si la plupart des animaux endurent plus de souffrance que de bien-être, ils auraient des raisons de se donner la mort – ce qu'ils ne font pas. Il y a plusieurs réponses à cet argument.

*La plupart des animaux ne connaissent pas la notion de suicide* – Il se pourrait que la plupart des animaux (sauf peut-être les mammifères et les oiseaux les plus intelligents), malgré leur conscience émotionnelle, ne comprennent pas le concept de la mort. Pour utiliser une analogie, lorsque nous faisons des cauchemars, nous ressentons la sensation de malaise sans pour autant être tout à fait conscients que nous rêvons, et sans avoir suffisamment de contrôle pour nous réveiller volontairement. Nous pouvons raisonnablement penser que les animaux éveillés ont un plus grand contrôle sur leurs états physiques que nous n'en avons sur les nôtres lorsque nous dormons. Mais le point important est que les animaux peuvent ressentir des émotions sans pour autant comprendre les notions de vie et de mort.

*Si la souffrance vient principalement de la mort, ils n'ont rien à y gagner* – Les animaux n'ont à leur disposition aucun moyen indolore de se donner la mort. Et pendant leur courte vie, le moment le plus douloureux est peut-être leur mort. Par exemple, une grosse partie des 1000 petits que va mettre au monde un scarabée femelle succombent

dans les quelques jours ou semaines suivant l'éclosion. Jusqu'au moment de leur mort, ils ne connaissent probablement pas plus la douleur que le bonheur ; un suicide à un jeune âge n'aurait donc pas beaucoup d'intérêt.

*Perspective temporelle* – Manquant de vision à long terme, les animaux ne parviennent souvent pas à satisfaire leur intérêt à obtenir du plaisir à longue échéance. Même si leur suicide était une bonne chose, ils ne se donneraient pas la mort car cela entraînerait une souffrance à court terme.

« *Volonté de vivre* » *non hédonique* – Les animaux semblent posséder une « volonté de vivre » partiellement distincte de leur état de bien-être hédonique. Les comportements des animaux sont le résultat d'un grand nombre de signaux et de systèmes cérébraux ; il n'est pas surprenant que certains d'entre eux aillent à l'encontre des systèmes de maximisation du bien-être hédonique. Si les animaux n'étaient pas mus par cette « volonté de vivre », ils ne pourraient sans doute pas survivre aussi efficacement.

*Peu de suicides dans les élevages intensifs* – Des animaux comme les poules élevées dans des cages de batterie auraient sans doute intérêt à se donner la mort. S'il arrivait aux animaux de se suicider pour échapper à des conditions de vie atroces, ce phénomène serait davantage observé dans les élevages intensifs.

*Les grands animaux mènent une vie correcte* – Enfin, notons que les animaux qui comprennent potentiellement le concept du suicide (comme peut-être les chimpanzés) mènent une vie qui peut être agréable sur une certaine durée. À l'inverse, les animaux qui connaissent principalement la souffrance - soit la majorité des espèces - ne sont pas en mesure de saisir le concept du suicide.

## **8. Les humains sont-ils impuissants ?**

Pourquoi les défenseurs des animaux ne font-ils donc pas de la question de la souffrance des animaux sauvages leur priorité ? L'une des raisons est d'ordre philosophique. Beaucoup pensent que les humains ont le devoir de bien traiter les animaux qu'ils utilisent ou avec lesquels ils vivent, mais qu'ils n'ont aucune responsabilité envers ceux qui se trouvent en dehors de leur sphère d'interaction (Palmer, 2010). La réponse n'est cependant pas très convaincante. Si notre but est d'épargner aux animaux une vie de souffrance – et pas juste de laver notre conscience morale – le fait que nous ayons ou non un lien personnel avec les animaux sauvages n'est pas un critère pertinent.

Certains philosophes sont d'accord avec cette réflexion, mais ne recommandent pas une intervention humaine car ils pensent que nous ne sommes pas en mesure d'améliorer la situation. À la question de savoir si nous devrions empêcher les lions de manger des gazelles, Peter Singer (1973) a fourni la réponse suivante :

[P]our des raisons pratiques, je suis assez certain, considérant les tentatives antérieures de modeler la nature dans l'intérêt de l'homme, qu'interférer dans la vie sauvage provoquerait probablement une augmentation de la souffrance

animale plutôt qu'une diminution. Les lions jouent un rôle dans l'écologie de leur habitat, et les empêcher de tuer des gazelles engendrerait des conséquences à long terme que nous ne pouvons connaître avec exactitude. [...] Donc, en pratique, je dirais que la vie sauvage devrait vraiment être laissée tranquille.

En réponse à Peter Singer, je soulignerai le fait que la plupart des interventions humaines n'ont pas eu pour but d'améliorer le bien-être des animaux sauvages, et que, malgré cela, elles ont probablement eu pour effet un abaissement de la souffrance des animaux sauvages, par une diminution des habitats.

Dans le même ordre d'idées que Peter Singer, Jennifer Everett (2001, p. 48) soutient que les conséquentialistes pourraient voir d'un bon œil la sélection évolutive puisque celle-ci élimine les traits génétiques délétères :

[S]i la propagation des gènes les plus « adaptés » contribue à l'intégrité à la fois des prédateurs et des proies, ce qui est bénéfique à l'équilibre prédateur/proie dans l'écosystème, ce qui à son tour est bénéfique aux organismes qui y vivent, et ainsi de suite, alors ces relations entre les êtres vivants que les écologistes holistiques estiment intrinsèquement importantes doivent également être prisées par les défenseurs des animaux, puisqu'elles contribuent au final, bien qu'indirectement et au moyen de chaînes complexes de causalité, au bien-être des animaux individuels.

Ces auteurs ont raison dans le sens où les conséquences écologiques sur le long terme sont à prendre en compte. Mais ça ne veut pas dire que les humains sont exemptés d'obligations à l'égard des animaux sauvages, ni que les défenseurs des animaux devraient se taire devant la violence de la nature. Les parties qui suivent présentent des manières d'agir réellement contre la souffrance des animaux sauvages.

## **9. Les humains ont déjà un impact sur la nature**

Une intervention de notre part ne devrait pas se faire à la légère. L'écologie est une chose extrêmement complexe et, dans l'histoire de l'humanité, nous avons souvent sous-estimé le nombre de conséquences inattendues lors de nos tentatives d'améliorer la nature. D'un autre côté, l'intervention de l'être humain dans la vie sauvage est déjà une réalité dans de nombreux cas. Comme l'observe Tyler Cowen (2003, p. 10) :

Dans d'autres cas, que nous le voulions ou non, nous intervenons déjà dans la nature. La question n'est pas de savoir s'il faut s'abstenir d'agir par manque de certitude, mais plutôt de savoir comment comparer une forme d'action à une autre. Les humains modifient les niveaux d'eau, fertilisent certains sols, influent sur les conditions climatiques et réalisent beaucoup d'autres actions qui ont un impact sur les rapports de forces dans la nature. Ces activités humaines ne risquent pas de disparaître de sitôt. Et tant qu'elles existent, nous devons évaluer leurs effets sur les animaux carnivores et leurs victimes.

Une évaluation de ce type a déjà été conduite en Australie, suite à une décision gouvernementale de tuer les kangourous qui étaient présents dans le périmètre d'une

base militaire nationale, et qui se trouvaient dans un état de surpopulation et de famine (Clarke et Ng, 2006). Même si cette analyse était plutôt sommaire et théorique, elle a démontré qu'il était possible de combiner les outils de l'économie du bien-être et les principes de la démécologie (l'écologie des populations) afin d'étudier efficacement l'impact d'une intervention humaine sur le bien-être de l'ensemble des animaux.

Examinons l'autre exemple suivant. L'être humain épand trois milliards de tonnes de pesticides par an (Pimentel, 2009). Qu'elle diminue ou augmente la souffrance des animaux sauvages, l'utilisation à grande échelle d'insecticides est en tout cas une réalité dans nos sociétés. Si un jour, les scientifiques parvenaient à développer une version de ces produits chimiques qui agissait plus rapidement et qui provoquait moins de souffrance, un nombre gigantesque d'insectes et de petits organismes connaîtraient une mort moins atroce<sup>1</sup>.

L'activité humaine occasionne des modifications de l'environnement : agriculture, urbanisation, déforestation, pollution, changement climatique, etc. Ces changements engendrent à leur tour de grandes conséquences, négatives ou positives, pour les animaux sauvages. Par exemple, la création d'un parking empêche l'existence d'animaux à cet endroit. Et même sans qu'il y ait destruction d'un habitat, la présence des humains peut modifier la variété des espèces qui y vivent. Si, par rapport à son équivalent endémique, une espèce invasive a une espérance de vie plus courte ainsi que davantage de petits mourant à un jeune âge, la somme de la souffrance sera plus élevée. La situation inverse peut évidemment se produire également.

Il convient de distinguer d'une part la volonté d'éviter la souffrance des animaux sauvages et, d'autre part, la promotion de la préservation de l'environnement. Dans certains, voire de nombreux cas, empêcher l'existence de la vie pourrait en effet très bien être la solution la plus éthique. Un végétarien conséquentialiste devrait être d'accord avec cette position :

L'argument utilitariste contre l'élevage intensif est précisément qu'il serait préférable pour les poulets de chair de ne pas venir au monde, plutôt que de vivre 45 jours de souffrance, entassés les uns sur les autres, avant d'être abattus. Dans l'évaluation des effets de l'adoption d'un régime végétarien, l'impact sur les animaux dans la nature peut être important, voire supérieur aux effets directs sur les animaux en élevage eux-mêmes. (Matheny et Chan, 2005).

Mais ne soutenons pas trop vite l'idée qu'il faille aller détruire des écosystèmes. Gardons en tête que beaucoup de personnes sont attachées au concept de la vie sauvage. Ce n'est jamais une bonne idée de se faire des ennemis, ni de faire du tort à la cause de la réduction de la souffrance, en la présentant avec des idées qui vont directement à l'encontre des choses auxquelles les gens tiennent. Par ailleurs, certains aspects de la protection de l'environnement, et plus spécialement la lutte contre le changement climatique, pourraient se révéler importants à long terme, en augmentant

---

<sup>1</sup> Notons que les pesticides pourraient en fait réduire la souffrance nette des insectes, dans le cas où ils diminueraient suffisamment la population d'insectes. Encourager l'utilisation d'insecticides provoquant moins de souffrance n'équivaut donc pas à encourager une diminution de l'utilisation de pesticides.

les chances d'un compromis parmi les grandes puissances mondiales qui travaillent à l'élaboration d'une intelligence artificielle forte.

## 10. Programme de recherche

Nous l'avons vu, la souffrance des animaux sauvages est une problématique qui mérite un programme de recherche sérieux, qui prendra en compte des questions telles que les suivantes :

(i) Quels animaux sont sentients ? Quelles probabilités subjectives raisonnables doit-on attribuer à la sentience des reptiles, des amphibiens, des poissons et des nombreux invertébrés ?

(ii) Quels sont les états affectifs d'un animal sentient au cours de sa vie dans la nature ? À quelle fréquence éprouve-t-il les sensations de faim, de froid, de peur, de bonheur, de satisfaction, d'ennui et de douleur intense ; et à quel degré ?

À l'avenir, il sera peut-être possible de répondre à cette question avec une grande précision, grâce à des appareils portables, enregistrant et mesurant en continu les corrélats neuronaux. En attendant, l'utilisation des outils standards pour évaluer le bien-être animal offre également de très bons résultats (Broom, 1991).

(iii) Les animaux de telle ou telle espèce ressentent-ils plus de bonheur ou de souffrance ? Une grande longévité ou, au contraire, une mort avant l'âge de maturité a-t-elle une influence sur ce ratio bonheur/souffrance ?

(iv) Certaines espèces sont-elles plus heureuses que d'autres ? La souffrance est-elle davantage présente dans certains types d'écosystème ? Quelles sont les mesures de protection de l'environnement qui dégradent le bien-être animal net ? Et quelles sont celles qui l'améliorent ? Existe-t-il des technologies qui, à long terme, nous permettront de réduire fortement la souffrance des animaux sauvages ?

## 11. Technologies de pointe ?

À l'heure actuelle, l'espèce humaine ne dispose pas des connaissances ni des moyens techniques permettant de « résoudre » réellement le problème de la souffrance des animaux sauvages en évitant les conséquences désastreuses que pourraient engendrer une intervention. Mais cette situation pourrait changer à l'avenir, à mesure que nous approfondirons notre connaissance de l'écologie et notre évaluation du bien-être des animaux.

Si la sentience n'est pas un phénomène rare dans l'univers, alors le problème de la souffrance des animaux sauvages ne se limite pas à notre planète. Il est peu probable que la vie évolue vers le type d'intelligence dont les humains disposent ; les chances sont donc grandes que la vie extraterrestre prenne surtout la forme des êtres les plus petits et à la plus faible longévité que nous connaissons sur Terre. Si un jour, nous envoyons des sondes robotiques dans l'espace, elles pourraient s'avérer très utiles pour

réduire la souffrance des animaux sauvages sur d'autres planètes. (Espérons qu'aucun écologiste ne s'opposera alors à une intervention dans les écosystèmes extraterrestres.)

Notons cependant qu'une intensification des progrès technologiques *en général* n'est pas forcément souhaitable. Surtout en matière d'intelligence artificielle et de neuroscience : des progrès plus rapides pourraient augmenter le risque de souffrances d'autres types. En termes heuristiques, il serait probablement préférable d'attendre que l'espèce humaine dispose des institutions sociales et de la sagesse nécessaires avant de développer de nouvelles technologies lui donnant accès à des capacités bien supérieures.

## **12. Multiplication involontaire de la souffrance**

Si les futures technologies de pointe ont le potentiel de venir en aide aux animaux sauvages, elles posent également le risque d'une augmentation de la souffrance. Par exemple, nous pourrions être un jour capables de reproduire sur Mars des conditions environnementales similaires à celles présentes sur Terre, grâce à ce qu'on appelle la « terraformation » (Burton, 2004). De façon plus spéculative, certains auteurs ont proposé l'idée d'une « panspermie dirigée » qui consiste à envoyer des sondes dans la galaxie afin d'ensemencer d'autres planètes et d'y introduire la vie (Meot-Ner et Matloff, 1979) ; ou celle des simulations informatiques post-humaines, qui pourraient évoluer d'une manière si précise que la vie animale sauvage qu'elle contiendrait, deviendrait consciemment sensible à la douleur. Il existe déjà un grand nombre de modèles de simulation de la sélection naturelle. Un jour ou l'autre, ils seront amplifiés par l'ajout d'une intelligence artificielle, donnant aux organismes impliqués la capacité de la sentience. Ils ressentiraient alors littéralement la douleur et la mort. Si elles se concrétisaient, ces éventualités s'accompagneraient d'implications éthiques monumentales, et j'espère que nos descendants en mesureront sérieusement les conséquences pour les êtres concernés avant leur mise en œuvre.

## **13. Sensibilisation par les militants**

Quelles sont les implications de tout ce qui précède pour le mouvement de défense des animaux ? Si l'on veut parvenir à une réduction de la souffrance des animaux sauvages, la première étape est sans doute de mettre cette cause en avant. La problématique devrait être un sujet de préoccupation pour davantage de personnes. D'une part, cela accélérerait la recherche sur le bien-être des animaux sauvages et sur les technologies qui s'y rapportent et, d'autre part, cela garantirait une prudence et une réflexion des générations futures à l'égard d'actions qui pourraient créer un bien plus grand nombre d'organismes sentients.

Un bon point de départ serait peut-être de trouver des alliés parmi la communauté des défenseurs des animaux. Il est vrai que certains militants s'opposent à toute forme d'intervention dans le monde des autres animaux, jusqu'à parfois souhaiter que l'être humain disparaisse. Cependant, l'idée de lutter contre la souffrance dans la nature devrait être bien accueillie par les nombreuses personnes qui ressentent de l'empathie pour les membres d'autres espèces. Le danger à éviter est que le mouvement des droits

des animaux finisse par promouvoir la préservation de la vie sauvage et par condamner toute forme d'intervention. Des alliés pourraient également être trouvés parmi les personnes qui s'intéressent à l'évolution des espèces, et qui voient dans la sélection naturelle une « indifférence aveugle et impitoyable », pour reprendre l'expression de Richard Dawkins (1995, p. 133).

Au niveau individuel, beaucoup de choses peuvent être faites pour mettre la thématique en avant. Comme par exemple (i) publier des messages dans des forums consacrés aux droits des animaux ou dans des commentaires d'articles, (ii) participer à des rencontres ou des événements sur les droits des animaux, et demander aux participants ce qu'ils en pensent, (iii) rédiger des communications de colloques, des articles de journaux ou des livres sur le sujet (éventuellement co-signés par des écologues, des éthologues ou d'autres scientifiques, pour éviter un effet « philosophie de comptoir »).

D'un autre côté, il est peut-être dangereux d'évoquer la cause des animaux sauvages avant que le grand public ne soit prêt à l'entendre. Souvent, les consommateurs de viande invoquent en effet l'argument de la violence de la nature, sous la forme d'un raisonnement par l'absurde, à l'encontre du végétarisme conséquentialiste. Il est possible qu'en suggérant l'idée que notre considération éthique pour les animaux devrait aussi impliquer d'investir des ressources dans une recherche de long terme sur une aide en faveur des espèces sauvages, on finisse par détourner complètement des personnes de la cause des animaux, alors que ces personnes auraient pu sinon réfléchir aux animaux qu'elles affectent par leurs choix alimentaires (Greger, 2005). Il convient donc de démarrer un travail de sensibilisation sur la souffrance des animaux sauvages en ciblant les milieux les plus réceptifs, comme ceux des philosophes, des militants animalistes, des transhumanistes et des scientifiques. Nous pouvons planter les graines de cette réflexion, pour qu'elle devienne une composante du mouvement pour les droits des animaux. Un message préconisant de « ne pas multiplier la souffrance en répandant des animaux sauvages dans l'espace » pourrait même se faire entendre dans des médias comme TED ou *Slate*, justement parce qu'il s'agit d'une idée sujette à controverse que les gens n'ont pas encore entendue. Ce genre de public pourrait recevoir un tel message avec moins de résistance, puisqu'il ne viendrait pas perturber ses habitudes.

À un certain moment, le mouvement pour les animaux devra aller plus loin que les thématiques de l'élevage, des laboratoires et des animaux de compagnie. C'est crucial. La nature est un lieu où se produit une violence qu'on ne peut ignorer. Les humains ont l'obligation d'utiliser leur position singulière dans l'univers, en tant qu'êtres doués d'intelligence et d'empathie, pour réduire, autant qu'ils le peuvent, la souffrance des animaux à l'état sauvage.

## Références

- Balcombe, Jonathan. 2006. *Pleasurable Kingdom: Animals and the Nature of Feeling Good*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- BBC. 2005. « Fierce Ants Build “Torture Rack” ». *BBC News*, 23 avril.
- Bekoff, Marc, ed. 2000. *The Smile of a Dolphin: Remarkable Accounts of Animal Emotions*. New York : Random House - Discovery Books.
- Bourne, Debra C., Penny Cusdin, et Suzanne I. Boardman, eds. 2005. « Pain Management in Ruminants ». *Wildlife Information Network*.
- Broom, D.M. 1981. « Behavioural Plasticity in Developing Animals ». In *Development in the Nervous System (British Society for Developmental Biology Symposia)*, sous la direction de D.R. Garrod and J.D. Feldman, 361-78. Cambridge : Cambridge University Press.
- Broom, D.M. 1991. « Animal Welfare: Concepts and Measurement ». *Journal of Animal Science* 69 (10) : 4167-75.
- Burton, Kathleen. 2004. « NASA Presents Star-Studded Mars Debate ». Communiqué de la NASA, 25 mars.
- Clarke, Matthew, et Yew-Kwang Ng. 2006. « Population Dynamics and Animal Welfare: Issues Raised by the Culling of Kangaroos in Puckapunyal ». *Social Choice and Welfare* 27 (2) : 407-22.
- Cowen, Tyler. 2003. « Policing Nature ». *Environmental Ethics* 25 (2) : 169-82.
- Cumming, Jeffrey M. (1998) 2006. « Horn Fly “Haematobia irritans (L.)” ». *North American Dipterists Society (NADS). Diptera Associated with Livestock Dung*.
- Dawkins, Richard. 1995. *River Out of Eden*. New York : Basic Books.
- Doody, J. Sean, et Phillip Paull. 2013. « Hitting the Ground Running: Environmentally Cued Hatching in a Lizard ». *Copeia* 1 : 160-5.
- El Hage, Wissam, Guy Griebel, et Catherine Belzung. 2006. « Long-Term Impaired Memory Following Predatory Stress in Mice ». *Physiology and Behavior* 87 : 45-50.
- El Hage, Wissam, Sylvie Peronny, Guy Griebel, et Catherine Belzung. 2004. « Impaired Memory Following Predatory Stress in Mice Is Improved by Fluoxetine ». *Progress in Neuro-Psychopharmacology and Biological Psychiatry* 28 : 123-8.
- European Food Safety Authority (EFSA) - Animal and Welfare Scientific (ANAHAW) Panel. 2005. « Aspects of the Biology and Welfare of Animals Used for Experimental and Other Scientific Purposes ». *EFSA Journal* 292 : 1-136.
- Everett, Jennifer. 2001. « Environmental Ethics, Animal Welfarism, and the Problem of Predation: a Bambi Lover’s Respect for Nature ». *Ethics and the Environment* 6 (1) : 42-67.
- Flank, Lenny. 1997. *The Snake: an Owner’s Guide to a Happy Healthy Pet*. New York : Howell Book House.

- Gould, Stephen Jay. 1994. « Nonmoral Nature ». In *Hen's Teeth and Horse's Toes: Further Reflections in Natural History*, sous la direction de Stephen Jay Gould, 32-44. New York : W.W. Norton.
- Greger, Michael. 2005. « Why Honey Is Vegan ». *Satya*, septembre.
- Hapgood, Fred. 1979. *Why Males Exist: an Inquiry into the Evolution of Sex*. New York : Morrow.
- Heidorn, Keith C. (1998) 2001. « Ice Storms: Hazardous Beauty ». *The Weather Doctor*.
- Kahneman, Daniel, et Robert Sugden. 2005. « Experienced Utility as a Standard of Policy Evaluation ». *Environmental and Resource Economics* 32 : 161-81.
- Kirkwood, James K., et Anthony W. Sainsbury. 1996. « Ethics of Interventions for the Welfare of Free-Living Wild Animals ». *Animal Welfare* 5 : 235-43.
- Kruuk, H. 1972. *The Spotted Hyena*. Chicago : University of Chicago Press.
- Laundré, John W., Lucina Hernández, et Kelly B. Altendorf. 2001. « Wolves, Elk, and Bison: Reestablishing the "Landscape of Fear" in Yellowstone National Park, U.S.A. ». *Canadian Journal of Zoology* 79 : 1401-9.
- Loss, Scott R., Tom Will, et Peter P. Marra. 2013. « The Impact of Free-Ranging Domestic Cats on Wildlife of the United States ». *Nature Communications* 4 (1396).
- Matheny, Gaverick, et Kai M.A. Chan. 2005. « Human Diets and Animal Welfare: the Illogic of the Larder ». *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* 18 (6) : 579-94.
- McGowan, Christopher. 1997. *The Raptor and the Lamb: Predators and Prey in the Living World*. New York : Henry Holt and Company.
- McMahan, Jeff. 2010. « The Meat Eaters ». *The New York Times*, 19 septembre.
- Meot-Ner, Michael, et Gregory L. Matloff. 1979. « Directed Panspermia: a Technical and Ethical Evaluation of Seeding the Universe ». *Journal of the British Interplanetary Society* 32 : 419-23.
- Michigan Department of Natural Resources. 2015. « Salmonellosis ». Michigan Wildlife Disease Manual.
- Mill, John Stuart. (1874) 2005. *Nature, the Utility of Religion, and Theism*. Elibron Classics.
- Mitchell, Terence, et Leigh Thompson. 1994. « A Theory of Temporal Adjustments of the Evaluation of Events: Rosy Prospection and Rosy Retrospection ». In *Advances in Managerial Cognition and Organizational Information-Processing*, 5, sous la direction de C. Stubbart, J. Porac, et J. Meindl, 85-114. Greenwich : JAI Press.
- Ng, Yew-Kwang. 1995. « Towards Welfare Biology: Evolutionary Economics of Animal Consciousness and Suffering ». *Biology and Philosophy* 10 (3) : 255-85.
- Nuffield. 2005. *Ethics of Research Involving Animals*. London : Nuffield Council on Bioethics.
- Nussbaum, Martha C. 2006. *Frontiers of Justice: Disability, Nationality, Species Membership*. Cambridge : Harvard University Press.
- Palmer, Clare. 2010. *Animal Ethics in Context*. New York : Columbia University Press.

- Pimentel, David. 2009. « Pesticides and Pest Control ». In *Integrated Pest Management: Innovation-Development Process*, sous la direction de Rajinder Peshin et Ashok K. Dhawan, 83-7. Dordrecht : Springer.
- Sallinger, Bob. 2003. « Audubon Society Favors Keeping Cats Indoors ». *The Oregonian*, 17 novembre.
- Sapontzis, Steve F. 1984. « Predation ». *Ethics and Animals* 5 (2) : 27-38.
- Schubel, Jerry R., et Cheryl A. Butman. 1998. « Keeping a Finger on the Pulse of Marine Biodiversity: How Healthy Is It? ». In *Nature and Human Society: the Quest for a Sustainable World*, sous la direction de Peter H. Raven, 84-103. Washington, DC : National Academy Press.
- Singer, Peter. 1973. « Food for Thought [Reply to a Letter by David Rosinger] ». *New York Review of Books* 20 (10), 14 juin.
- Smith, Jane A. 1991. « A Question of Pain in Invertebrates ». *ILAR Journal* 33 (1-2) : 25-31.
- Sözmen, Beril I. 2013. « Harm in the Wild: Facing Non-Human Suffering in Nature ». *Ethical Theory and Moral Practice* 16 (5) : 1075-88.
- Stam, Rianne. 2007. « PTSD and Stress Sensitisation: a Tale of Brain and Body Part 2: Animal Models ». *Neuroscience and Biobehavioral Reviews* 31 (4) : 558-84.
- Tomasik, Brian. (2009) 2014. « How Many Wild Animals Are There? ». Site *Essays on Reducing Suffering*.
- Tomasik, Brian. (2013) 2015. « Fitness Considerations Regarding the Suffering of Short-Lived Animals ». Site *Essays on Reducing Suffering*.
- UCLA. 2015. « Captivity and Suffering ». UCLA - Office of Animal Research Oversight (OARO).
- Wilcox, Christie. 2011. « Bambi or Bessie: Are Wild Animals Happier? ». *Scientific American Blogs*, 12 avril.
- Williams, Carrington B. 1964. *Patterns in the Balance of Nature and Related Problems*. London : Academic Press.
- Wirsing, Aaron J., et William J. Ripple. 2010. « A Comparison of Shark and Wolf Research Reveals Similar Behavioral Responses by Prey ». *Frontiers in Ecology and the Environment* 9 (6) : 335-41.
- Woods, Michael, Robbie A. McDonald, et Stephen Harris. 2003. « Predation of Wildlife by Domestic Cats "Felis catus" in Great Britain ». *Mammal Review* 33 (2) : 174-88.
- Zoladz, Phillip R. 2008. *An Ethologically Relevant Animal Model of Post-Traumatic Stress Disorder: Physiological, Pharmacological and Behavioral Sequelae in Rats Exposed to Predator Stress and Social Instability*. Graduate Diss., University of South Florida.

## Sur le droit à la vie des prédateurs

David Olivier

Le texte reproduit ci-dessous a été publié sur le blog de David Olivier le 30 avril 2016 en anglais, et le 4 mai 2016 en français.

*La Rédaction*

Faut-il moralement tuer les lions afin de sauver les gazelles ? L'idée selon laquelle remettre en cause la prédation implique de vouloir tuer les lions nous est souvent lancée en tant que *réfutation par l'absurde* dès que nous abordons la question de la souffrance des animaux sauvages. Nous-mêmes tendons alors à récuser une telle idée, expliquant que nous préférons des moyens plus « doux », comme le développement de préparations alimentaires végétaliennes adaptées pour les lions, ou la modification progressive de leur génome (par des technologies type *gene drive* par exemple) pour qu'ils cessent de devoir et vouloir tuer, ou encore par l'extinction progressive de leur espèce par la stérilisation. En tout cas, nous ne voulons pas tuer les lions. Quels militants animalistes serions-nous, si nous appelions à tuer des animaux !

Ceci pourtant est en dissonance avec le fait qu'un seul lion tue un grand nombre d'autres animaux au cours de sa vie. En nous abstenant de tuer un lion, nous tuons de nombreuses gazelles. D'un point de vue conséquentialiste, il semblerait préférable de tuer un lion plutôt que de tuer (indirectement) tous ces autres animaux ; et préférable de le faire immédiatement, plutôt que de compter sur des solutions impliquant un long délai – solutions plus douces, mais pour le lion seulement ! Certes, d'autres conséquences – éventuelles – sont à prendre en compte, comme la surpopulation des gazelles qui peut (ou non) résulter de l'absence de prédateurs. De telles questions méritent d'être discutées pour elles-mêmes. Il reste que nous avons bien de fortes inhibitions face à l'idée de tuer les lions, indépendamment de toute conséquence indirecte. Je pense que ces inhibitions sont infondées, et sont l'effet de la manière dont nous tendons à décrire la situation dans le cas de la prédation, différente de la façon dont nous décrivons les interactions humaines.

On admet généralement que les humains ont un droit à la vie. Mais ce droit est principalement un *droit-liberté*, et non un *droit-créance*. La distinction entre ces deux sortes de droits est importante. Un exemple de droit-liberté est le droit de se marier. Il implique que vous êtes libre de vous marier, si vous le voulez et si vous le pouvez, mais non que la société a l'obligation de vous fournir les moyens de vous marier, et en particulier un époux si vous ne pouvez pas en trouver un vous-même. Vous ne pouvez exiger que votre droit soit satisfait. Les libertariens tendent à reconnaître surtout des droits-liberté. Selon eux, votre droit à la vie signifie juste que personne ne peut vous

tuer. Il ne signifie pas que la société doit vous nourrir si vous mourrez de faim, ou vous fournir des antibiotiques si vous souffrez d'une infection potentiellement mortelle mais guérissable mais n'avez pas les moyens de les acheter. Les libertariens comme Ron Paul estiment qu'il serait juste que la société laisse simplement une telle personne mourir<sup>1</sup>. Pour eux, laisser mourir n'est pas la même chose que tuer. Cependant, et c'est à ceci que je veux arriver : même pour les non-libertariens, le droit à la vie n'est un droit-créance que jusqu'à un certain point. Si vous avez besoin d'une transplantation cardiaque pour survivre, personne n'est dans l'obligation de vous faire don de son cœur, et donc de sa vie ; ni même de vous donner un rein, ce qui n'est pas mortel, si c'est d'un rein que vous avez besoin. Si vous refusez de faire don d'un rein, personne ne dira que vous avez tué le malade, lequel pourtant mourra. On envisage votre refus comme un acte de laisser mourir, non comme un acte de tuer.

Revenons maintenant aux lions et aux gazelles. Les uns comme les autres ont un droit à la vie. Si nous envisageons ce droit comme nous le faisons habituellement pour les humains, il s'agit d'un droit-liberté, et d'un droit-créance seulement de façon limitée. Le lion doit recevoir des antibiotiques si c'est ce dont il a besoin pour survivre. Mais le droit à la vie d'un lion lui permet-il d'exiger d'une gazelle qu'elle lui cède ses organes – de fait, son corps entier ? Je ne vois pas comment cela pourrait se justifier. Si nous appliquons les normes que nous appliquons aux humains, nous ne devons pas tuer les lions ; mais nous ne devons pas non plus leur permettre de manger les gazelles. Et si les lions ne peuvent survivre sans manger les gazelles, ils mourront. Cela ne signifie pas que nous les aurons tués, mais seulement que nous les aurons laissés mourir.

Quand on nous accuse de vouloir tuer les lions, peut-être devrions-nous répondre qu'en l'absence d'un autre choix – d'aliment végétalien pour lion, par exemple – nous ne devons pas tuer les lions, mais les laisser mourir. Permettre aux lions de manger les gazelles n'est pas un choix envisageable ; les gazelles ne leur appartiennent pas.

La raison pour laquelle nous n'envisageons généralement pas les choses ainsi tient, je pense, à notre biais cognitif du *statu quo*. Il nous semble normal que le lion mange la gazelle. Au contraire, il ne fait pas partie du *statu quo*, et n'est pas vu comme normal, qu'un humain s'attribue les organes d'un autre pour survivre. Mais imaginons que les lions aient initialement été des herbivores, et soient brusquement devenus – sous l'effet d'un virus, par exemple – des carnivores obligés, ne pouvant survivre sans la chair des gazelles ? Les gazelles seraient-elles tout à coup à leur disposition ? Pourquoi le seraient-elles ?

On peut objecter qu'il serait moins cruel de tuer le lion que de le laisser lentement mourir de faim. Cela peut bien être vrai, et dans ce cas l'euthanasie serait justifiée. On peut comparer avec le cas d'un chat mourant d'insuffisance cardiaque, qui pourrait être sauvé par une greffe provenant du sacrifice d'un autre chat. Si à un moment nous

---

<sup>1</sup> Voir cette vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=PepQF7G-It0>

choisissons d'abrégier les souffrances de notre chat, nous parlerons d'euthanasie. Nous ne dirons pas que nous l'avons tué en lui refusant le cœur d'un autre.

Cette discussion peut sembler purement abstraite ; ni l'alimentation végétalienne des lions ni la lutte contre leur prédation ne sont encore à l'ordre du jour. Il est sans doute préférable, stratégiquement, de concentrer nos efforts sur la prédation commise par les humains, c'est-à-dire sur leur consommation de viande. Cependant, la manière dont nous voyons la prédation et les solutions que nous nous permettons d'imaginer ne sont pas sans conséquences. Il y a une forte valeur symbolique, il me semble, à affirmer qu'il serait juste de prévenir la prédation, même au prix de la vie du prédateur. Cela peut aussi nous aider à nous sentir plus à l'aise concernant les interventions limitées que nous pouvons dès à présent pratiquer dans la nature, par exemple pour protéger une souris d'un hibou. Nous pouvons nous sentir mal à l'aise en nous demandant à la manière de Kant si nous pouvons vouloir que la maxime de notre acte soit une loi universelle, ce qui impliquerait que le hibou meure de faim. Accepter qu'en effet nous pouvons vouloir l'universalisation de cette maxime peut nous permettre d'agir plus sereinement.



## Le transhumanisme et les animaux Comment devenir un post-chien

Michael Hauskeller

Traduit de l'anglais par Estiva Reus

Le texte ci-dessous est la traduction d'un article paru dans *Between the Species*, volume 20, numéro 1, été 2017, sous le titre « How to Become a Post-Dog: Animals in Transhumanism ». Tous les textes parus dans *Between the Species* peuvent être consultés et téléchargés gratuitement sur le site de la revue\*.

Michael Hauskeller est professeur de philosophie à l'Université d'Exeter. Il est l'auteur de plusieurs écrits sur le transhumanisme.

*La Rédaction*

**Résumé.** Cet article analyse et déconstruit l'engagement du transhumanisme en faveur des droits des animaux et du bien-être de tous les êtres sentients. Certains transhumanistes soutiennent qu'un tel engagement implique une obligation morale d'aider les animaux non humains à surmonter leurs limitations biologiques en augmentant leurs capacités cognitives, et en les « élevant » à une existence plus semblable à celle des humains. Je soutiens que l'approche transhumaniste du bien-être animal vise en fin de compte à détruire l'animal en tant qu'animal. En cherchant à faire que les animaux nous ressemblent davantage, on leur dénie la liberté de vivre leur vie comme la sorte d'êtres qu'ils sont. C'est une tentative de dompter la bête, de la rendre moins étrangère et plus acceptable à nos yeux, et donc une réaffirmation du mythe de la supériorité humaine.

À bien des égards, les transhumanistes, qui défendent le recours à de nouvelles technologies pour surmonter la condition humaine, sont des humanistes. Toutefois, en général ils ne croient pas que les humains soient les seuls êtres dignes de considération morale – qu'ils soient les seuls à posséder une vraie valeur morale. Autrement dit, ils ne souscrivent pas au genre d'humanisme *éthique* que l'on trouve par exemple dans la philosophie de Thomas d'Aquin ou d'Emmanuel Kant. La plupart des transhumanistes suivent plutôt la tradition utilitariste, qui fait de la capacité à souffrir un caractère commun aux animaux et aux humains ayant une pertinence normative. Puisque les animaux sont sentients, ils méritent au moins *une certaine* reconnaissance morale. Ainsi, David Pearce, auteur du manifeste transhumaniste *The Hedonistic Imperative* (Pearce,

---

\* <http://digitalcommons.calpoly.edu/bts/>

1995) dans lequel il plaide pour une abolition biotechnologique de *toute* souffrance, affirme-t-il ceci :

En adoptant le point de vue de Dieu (s'il existait), j'estime que nous devrions nous soucier tout autant de la maltraitance des animaux non humains fonctionnellement équivalents, que de la maltraitance des membres de notre propre espèce : nous soucier autant de la maltraitance et de l'abattage d'un cochon que de la maltraitance et du meurtre d'un nourrisson humain. (Pearce, 2007)

De même, la *Déclaration transhumaniste*, rédigée en 1998 par Nick Bostrom, David Pearce, Max More et d'autres, et officiellement adoptée plus tard par l'association transhumaniste mondiale *Humanity Plus*, engage explicitement les transhumanistes à défendre « le bien-être de tous les êtres sentients, qu'il s'agisse d'humains, d'animaux non humains, de futurs intellects artificiels, de formes de vies modifiées ou d'autres intelligences auxquels le progrès des sciences et des techniques pourrait donner naissance. » (Humanity Plus, 1998). D'autres transhumanistes soulignent le fait qu'au moins certains animaux non humains présentent les caractères requis pour être reconnus comme des personnes (au sens de Locke), et demandent que des droits légaux de niveau humain leurs soient conférés (ou plus généralement, qu'ils soient conférés à toutes les « personnes non humaines » qui, bien entendu, incluent ou pourraient inclure des machines conscientes et intelligentes). L'*Institute for Ethics and Emerging Technologies* (Institut pour l'éthique et les technologies émergentes) développe un programme dédié aux « droits des personnes non humaines », sous l'égide de George Dvorsky, qui vise à défendre « le droit à la liberté des personnes non humaines, leurs droits à ne pas être soumises à l'incarcération abusive, à l'esclavage, à la torture, à l'expérimentation et à la menace d'une mort non naturelle ». (ieet.org)

Cependant, les transhumanistes croient encore que seuls les humains ont la capacité de s'auto-transformer au moyen de la raison, conformément aux objectifs issus d'une évaluation rationnelle de ce qui importe dans la vie, et de ce qui est objectivement bon et qu'il vaut la peine d'être ou d'avoir. Nous seuls pouvons procéder à cette évaluation, et nous seuls pouvons utiliser notre discernement pour remodeler un monde sous-optimal, ce qui inclut la transformation de nos propres personnes sous-optimales, ainsi que la transformation des autres. Telle est notre principale obligation, notre mission en ce monde. Cette mission, les animaux ne peuvent pas l'accomplir, parce que même les plus intelligents d'entre eux sont enlisés dans le monde naturel, enfermés à jamais dans les corps et les esprits spécifiques que leur a donnés la nature, condamnés à accepter leurs diverses incapacités – leur relatif manque de compréhension, la brièveté de leur vie, l'inéluctabilité de leur mort –, parce qu'ils n'ont pas le choix. Mais *nous* avons le choix. Notre aptitude à raisonner fait une énorme différence. Bien qu'elle ne nous rende pas autonomes, elle nous donne la *potentialité* de nous libérer des contraintes de la nature. Tout comme les animaux non humains, nous sommes encore les « esclaves de nos gènes », et sommes soumis à « la tyrannie de la vieillesse et de la mort » (More, 2016, p. 450), mais au moins nous avons de bonnes chances de nous libérer de tout cela, pour peu que nous y employions notre esprit (et ses prolongements, la science et la technique). Les transhumanistes nous exhortent à

nous lancer enfin sérieusement dans cette bataille. C'est ainsi que Max More affiche le programme suivant dans une « Lettre à Mère Nature », qui débute par la reconnaissance des « nombreuses merveilleuses qualités » dont elle nous a dotés et qui s'achève par ce qui ressemble davantage à une déclaration de guerre en bonne et due forme :

Nous allons prendre en main notre programmation génétique et parvenir à la maîtrise de nos processus biologiques et neurologiques. Nous allons corriger tous les défauts des individus et des espèces résultant de l'évolution par sélection naturelle. Et ce n'est pas tout. Nous chercherons à avoir totalement le choix de la forme et du fonctionnement de notre corps ; nous allons améliorer et augmenter nos capacités physiques et intellectuelles pour les porter à un niveau jamais atteint par aucun humain dans l'histoire. Nous [...] n'allons pas limiter nos capacités physiques, intellectuelles ou émotionnelles en demeurant des organismes purement biologiques. Tout en progressant dans la maîtrise de notre propre biochimie, nous intégrerons de plus en plus à nos personnes des éléments de nos nouvelles technologies. (More, 2013, p. 450)

Dans l'optique transhumaniste, l'acte délibéré d'autocréation ainsi envisagé est la marque même de notre humanité. Ce que nous laisserons derrière nous en coupant tous les liens avec Mère Nature, c'est précisément ce que nous avons en commun avec les animaux non humains, ce qui n'est *pas* spécifiquement humain en nous. En d'autres termes, ce que nous allons laisser derrière nous, ou que nous allons « corriger », c'est *l'animal* en nous. Nous tuons la mère afin de ne plus être ses fils et filles, tandis que tous les autres animaux le restent. À moins, bien sûr, que nous n'intervenions. Si nous admettons que nos vies sont pauvres et insatisfaisantes, que nous menons des vies d'esclaves (de notre propre biologie), et que la raison en est fondamentalement que nous sommes (encore) des animaux (ou peut-être des transanimaux), alors cela vaut aussi pour les vies des animaux non humains. Sévèrement limités dans leurs possibilités comme ils le sont, encore plus que nous ne le sommes nous-mêmes, leurs vies doivent être considérées comme encore plus pauvres que les nôtres. Alors que nous avons au moins *un certain* degré d'auto-détermination et un potentiel d'autocréation, ils n'en ont aucun. Toutefois, si nous pouvons être corrigés, ils doivent pouvoir l'être aussi. Puisque le transhumanisme est une philosophie qui adhère officiellement à l'idée que la considération morale est due à tous les êtres sentients, et qu'on doit leur apporter aide et soutien si nécessaire, alors, en tant que transhumanistes, nous avons le devoir de sauter le pas, et de ne pas seulement nous corriger nous-mêmes, mais aussi tous les autres animaux. Par conséquent, selon James Hughes, « nous avons l'obligation de procurer aux enfants une éducation et un foyer sûr, afin qu'ils puissent réaliser leurs talents. Nous avons l'obligation de fournir aux malades mentaux des traitements qui leur permettent de redevenir sains d'esprit. Outre la satisfaction des besoins fondamentaux, l'accès à l'éducation et le soutien d'un entourage attentionné, nous sommes de plus en plus capables d'offrir aux gens de la technologie comme moyen de réaliser pleinement leur potentiel. [...] Je pense que nous avons tout autant l'obligation de rehausser les citoyens animaux "handicapés" que nous avons l'obligation de rehausser les citoyens humains handicapés. » (Hughes, 2004, p. 224)

Voilà qui part peut-être d'un bon sentiment, mais qui est aussi extrêmement paternaliste. Ce qui s'exprime ici n'est pas de la compassion mais de la pitié, un sentiment dont nous ne voudrions pas être l'objet, parce qu'il témoigne toujours de la condescendance et du sentiment de supériorité de celui qui le manifeste. Pauvres bêtes ! Comme leurs vies sont misérables ! Prenons-les en pitié et élevons-les jusqu'à nos nobles sommets ! On est bien loin de ce que Donna Haraway appelle la rencontre des espèces, qui implique la reconnaissance pratique de l'animal comme compagnon, comme égal, comme partenaire réceptif et actif dans la danse boueuse de la vie. « Je suis une créature de la boue, pas du ciel » dit Haraway (2008, p. 4). Ce n'est pas le cas du transhumaniste, qui tend avec détermination vers le ciel, comme vers sa (notre) vraie maison. Les animaux vivent dans la boue et les enfants y jouent. Du ciel, ils ne savent rien. Pour Hughes, les animaux ressemblent aux enfants humains, qui sont des déficients parce qu'ils n'ont pas encore pleinement développé leur potentiel. Mais les enfants grandiront un jour, se rapprocheront du ciel, tandis que les animaux ne le feront jamais, du moins pas sans un coup de pouce de leurs amis, c'est-à-dire nous. Les animaux sont dans une sorte d'état infantile *permanent*, ce qui ici ne renvoie pas à la l'innocence, mais à l'immatunité et la dépendance. Nous seuls pouvons les sauver de l'infortune d'une enfance permanente. Et pour ajouter l'insulte au préjudice, les animaux sont également comparés aux malades et handicapés mentaux. Il manque quelque chose d'important à leur constitution, quelque chose qu'ils devraient avoir mais qu'ils ne peuvent acquérir par eux-mêmes. Il faut nous jeter à l'eau et leur venir en aide, les ramener à la santé mentale.

L'humain est ici conçu comme un meilleur animal (précisément parce qu'il est moins animal ou transanimal), tout comme le post-humain est conçu comme un meilleur humain (parce qu'il est *encore moins* animal). Les animaux sont vus comme des *pré*-humains (tout comme nous sommes vus, téléologiquement, ou du moins par notre trajectoire, comme des *pré*-post-humains). Par conséquent, veiller au bien-être d'un animal, c'est l'aider à devenir quelque chose qui n'est plus un animal. Ce qui est bon pour un animal (qu'il soit humain ou non humain) est de disparaître *en tant qu'*animal. Améliorer l'animal consiste à l'éliminer ; le seul bon animal est un ex-animal. C'est finalement ce que suggèrent toutes les propositions d'amélioration des animaux. L'élévation transhumaniste ne fait que suivre cette tradition. La différence réside seulement dans le *type* d'élimination proposé. Ce qui est commun à toutes les propositions « d'augmenter » [*enhance*] les animaux (ou de les diminuer<sup>1</sup>) est la détermination à ne pas les laisser être tels que la nature les a faits. D'une manière ou d'une autre, l'animal non augmenté, c'est-à-dire l'animal *en tant qu'*animal, est toujours une nuisance. C'est ainsi que David Pearce (1995, section I.10), dans son ardeur à libérer le monde et les êtres sentients de toute souffrance, esquisse un plan pour convertir tous

---

<sup>1</sup> *dis-enhance* en anglais. On peut supposer que Michael Hauskeller fait référence aux projets visant à priver les animaux de certaines capacités, pour mieux les adapter aux usages auxquels on les destine : produire des animaux décérébrés ou moins sensibles à la douleur pour l'expérimentation ; créer des lignées de poulets aveugles, moins sensibles au stress causé par l'entassement dans les élevages industriels... [NdT]

les animaux carnivores en herbivores, ou, si cela s'avérait impossible, pour se débarrasser des carnivores. C'est la version transhumaniste de la prophétie biblique (interprétée au sens littéral) d'un âge d'or à venir où « le loup et l'agneau paîtront ensemble ; le lion comme le bœuf mangera de la paille, et le serpent aura la poussière pour nourriture ». (Isaïe, 65 :25) Sauf que c'est moins indulgent et plus extensif. Les chats et autres carnivores, déclare Pearce, ne sont en fait rien d'autre que l'équivalent animal des psychopathes (encore une référence au déséquilibre mental). Ils sont des « machines préprogrammées pour tuer » (ce qui apparemment est le mauvais modèle de machines), dont nous ne devrions pas permettre que l'existence perdure. En fait, c'est notre *devoir* moral de veiller à ce qu'elles n'existent pas. Tout désir de les préserver n'est rien d'autre que du « sentimentalisme malavisé ». « À l'avenir, dit-il, les formes de vie qui existeront sur cette planète, n'y seront que parce que nous l'aurons permis, ou parce que nous aurons choisi de les créer. » Pearce est conscient que ces propos sur la *permission* d'exister accordée, ou pas, à des êtres vivants « sentent l'hubris », mais il assume pleinement l'idée parce qu'il la croit à la fois *vraie* et *juste*. George Dvorsky, qui est lui aussi un transhumaniste et un défenseur des animaux, partage le « paternalisme technovisionnaire » (Ferrari, 2015) avoué de Pearce : la conviction que nous sommes mieux placés pour savoir ce qui est bon pour les animaux non humains ; en fait, pour savoir ce qui est bon et désirable en général et pour tout le monde. Du reste, nous avons le pouvoir. Qui dit pouvoir, dit responsabilité, et nous ne devons pas fuir nos responsabilités. Dvorsky définit l'élévation des animaux (expression empruntée à la série de romans intitulés *Élévation* de David Brin, parus dans les années 1980) comme « la perspective théorique de doter les non-humains de capacités accrues, et tout particulièrement d'une plus grande intelligence » (Dvorsky, 2008, p. 130). Il affirme que « nous avons l'obligation morale d'augmenter biologiquement les animaux non humains et de les intégrer à la société humaine et post-humaine (Dvorsky, 2008, p. 129). L'hypothèse qui sous-tend « l'impératif éthique d'élévation » ainsi posé est qu'en général, la vie d'un non-humain ressemble davantage à un cauchemar hobbesien qu'à un jardin d'Eden rousseauiste : elle est « pénible, brutale et brève ». De plus, les animaux ne peuvent accéder à la participation politique, et à ce qu'elle apporte, à savoir la justice et la liberté. En élevant leur intelligence jusqu'à un niveau humain (ou à un niveau post-humain si nous augmentons aussi la nôtre), nous permettrons aux animaux non humains de « participer à la communauté sociale élargie » (Dvorsky, 2008, p. 137) et de mener « une vie plus digne et plus épanouie » (Dvorsky, 2008, p. 132) que celle à laquelle ils sont réduits aujourd'hui, du fait de leurs insuffisances naturelles. Pour eux comme pour nous, l'élévation permettra de dépasser les limitations biologiques. Mais comme pour eux ces limitations sont beaucoup plus sévères et inflexibles qu'elles ne le sont (normalement) pour nous, de sorte qu'ils n'atteignent jamais vraiment « des modes de fonctionnement un tant soit peu acceptables », les animaux non humains peuvent être « considérés comme des humains handicapés » (Dvorsky, 2008, p. 138). Ainsi, Dvorsky adopte et réaffirme la référence au handicap de Hughes. Le mot *disability*, qui désigne en anglais le handicap, est formé du mot *ability* (capacité), précédé du préfixe privatif « dis- »<sup>1</sup>. Le terme même suggère non seulement une absence, mais

---

<sup>1</sup> Phrase ajoutée par la traductrice.

l'absence de quelque chose qui *devrait* se trouver là. Il *leur* manque quelque chose d'important que *nous* avons.

Bien que Dvorsky s'en défende (Dvorsky, 2008, p. 138), le projet d'élévation est intrinsèquement anthropocentrique. Le mot même « élévation » suggère une hiérarchie, une différence entre des formes d'existence plus basses ou plus hautes. On ne peut *élever* que ce qui se trouve à un niveau inférieur, et *nous* ne pouvons procéder à l'élévation que si nous sommes déjà à un niveau supérieur (ce qui n'exclut pas la possibilité de niveaux situés encore au-dessus de l'humain). Dvorsky (2012) cite avec approbation David Brin, l'auteur de la saga *Élévation* (et par ailleurs membre, tout comme Dvorsky et Hughes, de l'*Institute for Ethics and Emerging technologies*) qui, dans une interview, dénonce la « mesquinerie » de l'évolution qui maintient les animaux « sous un solide plafond de verre » que leurs capacités limitées ne leur permettent pas de traverser. (Nous, par contre, avons quelque peu dépassé le plafond, mais il se peut que, dans notre cas, il ait été moins solide.) Pour Brin, il serait égoïste de notre part de les laisser là où ils sont et de nous réserver les bienfaits des technologies d'amélioration. « Imaginez des dauphins philosophes, des bonobos thérapeutes, des corbeaux poètes et dramaturges, dit-il. Comme nous serons seuls si nous y renonçons sans même avoir essayé. » Il est curieux et révélateur de s'inquiéter de ce que nous puissions nous sentir *seuls* en l'absence d'animaux augmentés. Cela suppose que nous ne pouvons pas communiquer avec les animaux non humains, que leur monde et le nôtre sont complètement séparés. Que nous ne puissions pas communiquer avec eux dans notre langue (c.a.d. dans une langue que *nous* pouvons comprendre) est clairement perçu comme frustrant. C'est une limitation de plus qui nous est imposée. Il existe des mondes subjectifs que nous ne comprenons pas, qui nous sont inaccessibles. Nous n'avons aucune idée du tout de ce cela fait d'être une chauve-souris. Ou un chien. L'élévation y remédiera : elle nous permettra enfin de savoir ce que cela fait. Sauf que la chauve-souris augmentée n'est plus une chauve-souris, le dauphin transformé en philosophe n'est plus un dauphin, et le corbeau devenu poète n'est plus un corbeau. Une fois rendus capables de communiquer avec nous dans notre langue, ils ne sont plus ces êtres d'un autre monde avec qui nous voulions communiquer au départ. « Si un lion pouvait parler, notait Wittgenstein (1953, p. 223), nous ne pourrions le comprendre. » Par contre, nous comprendrons le post-lion, précisément parce qu'il ne sera plus un lion, ce qui est tout aussi bien. Lorsqu'il n'y aura plus que des post-animaux autour de nous (puisque nous ne *permettrons* l'existence d'aucun animal non augmenté), nos limitations ne nous seront plus rappelées en permanence parce qu'il ne restera plus personne avec qui nous ne puissions communiquer, plus personne pour défier notre entendement, demeurer hors d'atteinte, échapper à notre contrôle. L'animal, c'est celui qui ne peut être contrôlé (et l'animal *en* nous, l'animal que nous sommes, c'est tout ce que nous ne pouvons pas contrôler chez nous). Donner aux animaux non humains des capacités mentales de type humain est un moyen de les rendre moins étrangers et plus dociles. L'autonomie qui leur est octroyée est une forme d'appropriation. L'élévation consiste moins à donner aux animaux non humains une forme mentale qui les rende enfin dignes d'une reconnaissance morale égale (comme Hughes semble le penser), qu'à leur donner les moyens de nous reconnaître : comme leurs créateurs, leurs sauveurs et, au final, leurs

supérieurs. Dans *Jusqu'au cœur du soleil*, le premier volume de la trilogie *Élévation* de Brin (2012), dont la première édition date de 1980, une dispute a lieu entre un humain et un technicien nommé Jeffrey, qui est un chimpanzé augmenté. Quand Jeffrey se fâche et agresse physiquement l'humain à la manière d'un singe, le personnage principal du livre, un humain nommé Jacob, intervient. « Jacob prit le visage du chimpanzé entre ses mains. Jeffrey lui lança un grognement. "Chimpanzé Jeffrey, écoute-moi ! Je suis un superviseur du Projet Élévation. Je te le dis, ton attitude est inqualifiable... tu te comportes comme un animal !" La tête de Jeffrey fut projetée vers l'arrière comme s'il avait reçu une gifle. » Lorsqu'après avoir été réprimandé, Jeffrey présente ses excuses à son adversaire humain, Jacob le félicite : « "Voilà qui est bien, dit Jacob, un homme, un vrai, sait s'excuser." » (Brin, 2012, p. 67)

L'ex-animal s'excuse de s'être comporté comme un animal. Le processus d'élévation était censé le civiliser et le discipliner ; lorsqu'il régresse vers ses manières d'animal, il faut le discipliner à nouveau en lui rappelant son statut, sa position précaire et paradoxale d'animal-qu'il-a-été-mais-qu'il-n'est-plus. Il n'est donc pas surprenant que l'élévation puisse, comme le reconnaît Dvorsky (2012) « être vue comme impérialiste et hyper-dominatrice : l'imposition injuste et abusive de "l'humanité" au règne animal ». Dvorsky admet qu' « on peut valoriser le fait de vivre dans un état d'esprit innocent – même si c'est dans la jungle ». Mais cette concession sonne faux. La formulation trahit l'attitude condescendante envers les animaux réels, avant qu'ils n'aient été « augmentés », qui caractérise le projet d'élévation tout entier. « L'innocence » de l'animal n'est qu'un euphémisme pour désigner son absence de savoir et de compréhension (de type humain), toute chose qu'un transhumaniste ne peut manquer de déplorer. Pour le transhumaniste, l'innocence signifie l'ignorance, et l'ignorance est mauvaise. Ce genre d'innocence est tout à fait compatible avec le qualificatif de « psychopathes » accolé aux animaux carnivores par Pearce. Et la « jungle » renvoie à une nature aux dents et aux griffes rouge sang, sauvage, barbare, imprévisible. Clairement, la jungle n'est pas un paradis. C'est un endroit où on imagine que nul ne resterait s'il avait la possibilité de partir. Je suis un animal... sortez-moi de là.

C'est précisément ce que les transhumanistes nous exhortent à faire : sortir la bête de la jungle, la rendre présentable. Une nouvelle de Franz Kafka parue il y a un siècle, « Rapport pour une académie », me revient en mémoire. Dans cette histoire, un ancien singe médite sur sa transformation en post-singe de type humain et explique pourquoi la transformation s'est produite. Peter Le Rouge, comme l'a surnommé la société humaine, vivait en singe libre jusqu'au jour où il fut blessé et capturé par des chasseurs, qui lui apprirent à boire de l'alcool et à cracher. Il se retrouve coincé dans une petite cage ; on se moque de lui, et parfois on le torture. Il sait que même s'il parvenait à s'échapper, il n'y gagnerait rien car il serait repris à nouveau. Il réfléchit et se dit que si c'est là qu'un singe doit vivre, la seule façon pour lui de s'en sortir est de cesser d'en être un, et de devenir humain. Alors, il observe les humains, les imite, apprend à parler et à se comporter comme eux, jusqu'à finalement devenir suffisamment humain pour être autorisé à mener une vie humaine dans un monde humain. En adoptant les manières humaines, il a réussi à survivre et à sortir de la cage. Mais, il n'a pas gagné la

liberté. La liberté, dit-il, c'est quelque chose qu'il avait peut-être (il n'arrive plus vraiment à s'en souvenir) quand il était un singe, une chose que pourraient désirer certains humains. Cette liberté, il ne l'a pas récupérée en se soumettant au « joug » de la civilisation humaine.

Cela suggère qu'il y a deux sortes de liberté. L'une d'elles est l'autonomie autorégulée qui caractérise la vie humaine moderne et que les transhumanistes cherchent à élargir et à étendre aux animaux non humains, le but ultime étant la libération de toute contrainte biologique. L'autre, c'est la liberté de la jungle, que tout animal sauvage possède encore et que nous autres humains avons en grande partie perdue : la liberté de vivre sa vie comme le genre d'être que l'on est, sans pression ni besoin de changer pour devenir autre chose. Tout comme le Peter le Rouge de Kafka, il se peut que les animaux ne veuillent choisir la première que quand ils n'ont pas d'autre issue : si cesser d'être ce qu'ils sont est leur seule chance d'être laissés en paix et de ne pas être soumis aux besoins et désirs humains.

---

## Références

- Brin, David. 2012. *Uplift. The Complete Original Trilogy*, London : Orbit. [Ces romans existent en traduction française : *Élévation*, tomes 1, 2, 3, poche]
- Dvorsky, George. 2008. « All Together Now: Developmental and ethical considerations for biologically uplifting non- human animals ». *Journal of Evolution and Technology* 18/1 : 129-140.
- Dvorsky, George. 2012. « Should we upgrade the intelligence of animals? », *io9 blog*, 17 septembre 2012, <https://io9.gizmodo.com/5943832/should-we-upgrade-the-intelligence-of-animals>. Consulté le 18 janvier 2017.
- Ferrari, Arianna. 2015. « Animal Enhancement: Technovisionary Paternalism and the Colonisation of Nature ». In *Inquiring into Animal Enhancement: Model or Counter-model of Human Enhancement?*, sous la direction de Simone Bateman *et al.*, 13-33. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- Haraway, Donna. 2008. *When Species Meet*, Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Hughes, James. 2004. *Citizen Cyborg. Why Democratic Societies Must Respond to the Redesigned Human of the Future*, Cambridge, MA : Westview Press.
- Humanity Plus. 1998. *Transhumanist Declaration*. <http://humanityplus.org/philosophy/transhumanist-declaration/>. Consulté le 18 janvier 2017.
- More, Max. 2013. « A Letter to Mother Nature ». In *The Transhumanist Reader*, sous la direction de Max More et Natasha Vita-More, 449-450. Chichester : Wiley-Blackwell.

Pearce, David. 1995. *The Hedonistic Imperative*, [www.hedweb.com](http://www.hedweb.com). Consulté le 18 janvier 2017.

Pearce, David. 2007. « The Abolitionist Project ». [www.abolitionist.com](http://www.abolitionist.com). Consulté le 18 janvier 2017.

Wittgenstein, Ludwig. 1953. *Philosophical Investigations*, Oxford : Basil Blackwell.

*Tous les numéros des Cahiers  
antispécistes sont en libre accès sur :*

*[Cahiers-antispecistes.org](http://Cahiers-antispecistes.org)*

*Suivez l'actualité de la question  
animale sur la page Facebook des  
Cahiers antispécistes.*